

1964 - Août
8 8
54/7-8
Juillet - Août
1964
Place
1400 N° 7 et 8
Tél. 057/22 77 30
mensuel



Brabant

Tourisme.



KEERBERGEN. — Coin pittoresque formé par l'ancien puits et le moulin à vent restauré.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

ETRANGER : 100 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Campine brabançonne et Brabant Wallon, hauts lieux du tourisme de plein air, par *M.-A. Duwaerts* p. 1
- L'histoire très romanesque d'une infante d'Espagne, par *Yvonne du Jacquier* p. 7
- Aux portes de Bruxelles : Itterbeek, par *Emile Poumon* p. 12
- Genappe, grand carrefour de l'histoire, par *Jean Cette* p. 16
- L'église et la crypte d'Orp-le-Grand p. 20
- Argenteuil, par *l'abbé Chr. Hemeleers* p. 23
- Le Coudenberg ou Froid-Mont à Bruxelles, par *C. Deris Du Bruncquez* p. 26
- Chaumont-Gistoux, par *L. Gauthier* p. 32
- Nos services publient, par *D. Van Oorlé* p. 34

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Notre couverture :

Lac d'Hofstade : On vérifie cordages et agrès. Le vent, qui incline les roseaux, joue dans la voile blanche, toute frémissante, prête au départ...

Photo : M. Hombroeck.

CAMPINE BRABANÇONNE et BRABANT WALLON

hauts lieux

du tourisme de plein air

DES amis complaisants m'avaient pourtant prévenu : méfie-toi de ton imagination, me disaient-ils parfois, sentencieusement, en adoptant ce ton mi-solennel, mi-paternel qui semblait de rigueur en la circonstance, elle risque de te jouer, un jour, des tours bien pendables. Je n'avais prêté, à l'époque, qu'une oreille discrète et, pour tout dire, condescendante, à leurs propos et j'avais chassé, depuis belle lurette, de ma mémoire jusqu'au souvenir de ces sages conseils lorsque, brutale, implacable, la chose arriva. C'était hier, à l'heure du couchant, au terme d'une de ces journées accablantes, oppressantes, débilitantes, comme on en voit peu sous notre latitude.

L'air était encore lourd, pesant, comme chargé d'orage; le corps ankylosé, l'esprit paralysé par la chaleur ambiante, le regard noyé dans l'infini ruisselant de lumière et de couleurs, je me disposais, vaille que vaille, à coucher sur le papier ce qui devait être un essai de monographie sur Folx-les-Caves et ses fameux souterrains lorsque j'eus la subite révélation d'une présence à mes côtés, d'une présence insolite, extravagante tout à la fois matérielle et impalpable, sensible et évanescence tandis qu'une voix suave, au point de paraître irréelle, m'entretenait d'abondance sur mon cher Brabant, sur ses mystères, ses incantations et sur le charme indéfinissable, quasi éthéré que dégage sa glèbe généreuse et mouvante.

Ettais-je réellement victime des frasques de mon imagination, n'étais-je pas plutôt étourdi, grisé, livré pieds et poings liés, au bon caprice de ce magicien du soleil ? Quoi qu'il en soit, elle était loin mon étude et, aujourd'hui encore, au terme d'une délicieuse nuit peuplée de chevauchées fantastiques au cœur de mon cher Brabant, devant ma feuille désespérément blanche, défilent encore, à un rythme effréné et dans un tourbillon vertigineux, les visions paradisiaques, les folles images de mon aventure vespérale. Dans de telles conditions, les lecteurs me pardonneront, j'en suis sûr, de reporter à plus tard mon papier sur Folx-les-Caves.



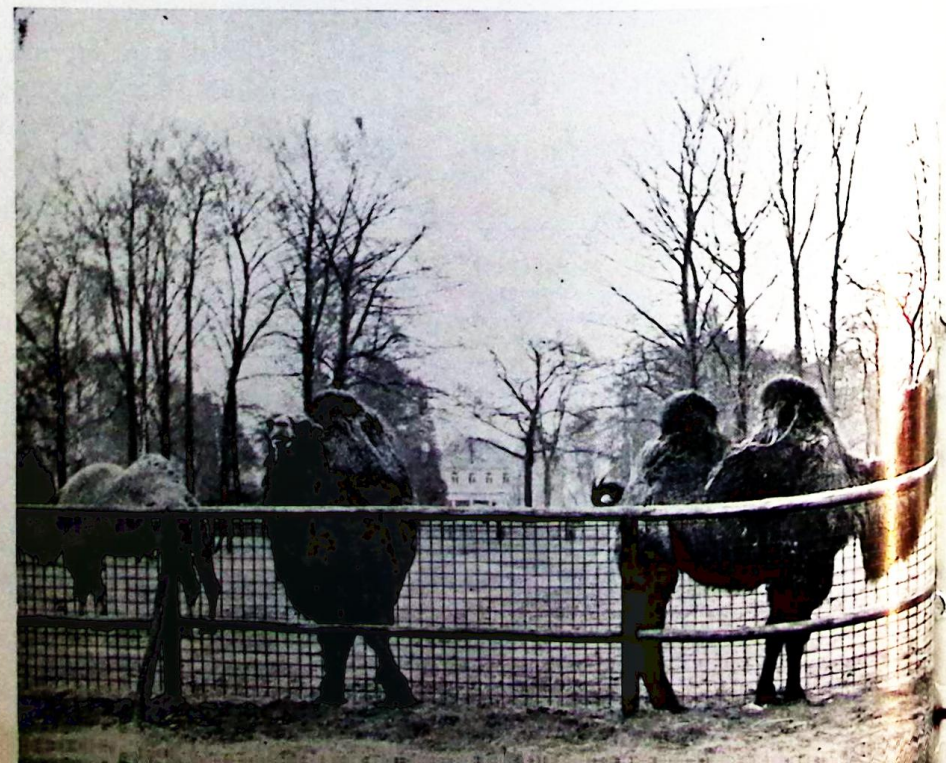
A l'entrée du domaine de Planckendael, ce monumental ensemble vous salue et vous souhaite la bienvenue.

régions figurant parmi les plus pittoresques, les plus typiques de notre province : la Campine brabançonne et l'Arrondissement de Nivelles, plus communément désigné sous le vocable de Brabant wallon.

La Campine brabançonne, prestigieux prolongement des Campines anversoises et limbourgeoises, s'étire, nonchalamment, tout au long de la limite septentrionale de notre province qu'elle pare de sa délicate dentelle aux franges si artistiquement découpées qu'elles semblent avoir été inspirées par quelque fée aussi géniale que magnanime. Cette Campine, aux atours si séduisants, s'ébauche aux abords du Domaine de Planckendael, à Muizen-lez-Malines, où le Zoo d'Anvers a aménagé, avec

un goût exquis, sa réserve zoologique et botanique et qui voit affluer, en haute saison touristique, des dizaines de milliers de visiteurs avides de savourer ce spectacle haut en couleur d'animaux vivant en état de semi-liberté. Là, au milieu d'une végétation luxuriante et d'altièrres frondaisons où jacassent de facétieux perroquets au chatoyant plumage, évoluent, dans de vastes enclos, équipés d'abris et d'étables, chameaux, bisons, antilopes, lamas, alpagas, bouquetins et les représentants les plus typiques de nos animaux de basse-cour tandis que vingt-six grandes vo-

A leur intention, déchirons le voile qui masque et tronque le vrai visage du Brabant, celui du Brabant éternel dont les beautés tout en nuances n'ont pas échappé à la sensibilité des penseurs, des poètes et des paysagistes. Son sol aux courbes tantôt gracieuses, tantôt tourmentées, son sable fin et doré que taquinent la bruyère et le genêt, ses vertes prairies épousant la harmonieux méandres de paisibles rivières, ses bois et forêts séculaires ceinturant de fertiles plateaux, ses rys torrentueux, vagabonds et fantasques, ses champs mouvants et gracieux, tout cet ensemble, fait de mille contrastes, de mille imprévus et que l'on croirait sorti de l'imagination féconde d'un dieu bienveillant, compose le plus éblouissant des tableaux, le plus fantasmagorique des décors, le cadre idéal et rêvé pour une cure de désintoxication, d'oubli et de relaxation. Certains auteurs et non des moindres, frappés par cette exubérance du sol brabançon, par la luxuriance de sa végétation, par la variété de sa flore, l'ont très judicieusement qualifié de Belgique en miniature. Cet attribut glorieux, élogieux, le Brabant le mérite hautement. Pour s'en convaincre, il suffit de s'enfoncer au cœur de deux



L'enclos où paradent placidement les chameaux d'Asie.

Hofstade : la belle Campine.

lières abritent des nuées d'oiseaux sauvages et que le coquet pavillon qui représente le Jardin Zoologique d'Anvers à l'Exposition Universelle de 1958, nous familiarise, à l'aide d'un aquarium scientifiquement agencé, avec les diverses espèces de poissons peuplant nos ruisseaux et rivières.

A Hofstade dont l'admirable domaine boisé de l'Etat, qui encadre deux lacs majestueux d'une superficie respective de 35 et 25 hectares, voit, par les beaux jours ensoleillés, affluer des légions de fervents du camping, du yachting, de la natation ou des jeux innocents de la plage et pacifiques de la pêche, la Campine brabançonne s'affirme déjà avec ostentation pour s'étaler bientôt dans toute sa magnificence aux approches de Keerbergen, ce foyer irradiant de paix et de sérénité, enfoui dans un cadre paradisiaque et qui, en quelques années, est devenu une des forteresses du tourisme de plein air en Brabant. Ici, tout convie au farniente; l'air vivifiant et pur, les sapinières odoriférantes, parfumées aux exquis senteurs de la résine et de la bruyère et les bancs de sable cristallin conjuguent si divinement leurs accords qu'ils parviennent à créer, aux portes mêmes de nos villes grouillantes et enfiévrées, un climat d'évasion et de dépaysement que vient encore accentuer une gamme brillante de paisibles et pimpants hôtels, de toutes catégories, délicieusement piqués dans un artistique et éblouissant décor de fleurs et de verdure.

Sans rival dans la région sur le plan de l'équipement touristique, traversé de mille sentes aux tracés



capricieux, Keerbergen offre aux villégiateurs, outre les attraits de sa chère fine et délicate, outre encore le charme enveloppant de ses frais et reposants bocages, tous les stimulants aptes à maintenir le sain équilibre du corps et de l'esprit depuis le classique mais toujours salutaire footing jusqu'à la natation en passant par les folles ivresses de l'équitation. Brochant sur le tout, le complexe sportif et nautique, en voie d'achèvement — une partie des installations sera inaugurée cet été — et gravitant autour d'un magnifique étang d'une superficie de 22 hectares permettant la voile et le ski nautique, d'une superbe plage de sable et d'un terrain de golf de 18 trous de quelque 40 hectares, hissera Keerbergen au niveau des stations estivales les plus réputées et les mieux outillées de l'Europe.

Plus loin, au-delà de cet étonnant belvédère que la commune de Gelrode a aménagé en bordure de la chaussée de Louvain à Aarschot et d'où le panorama

Keerbergen, station estivale des mieux outillées d'Europe.





L'étang, avec ses nénuphars, de la papeterie de La Hulpe.

tagne et, enfin, Villers-la-Ville, sortilège de la nature dont le prodigieux pouvoir d'incantation est encore renforcé par la présence quasi irréaliste des ruines grandioses de son illustre abbaye cistercienne.



Un Train... limpide, capricieux, espiègle passe à Bonlez.

Autre miracle brabançon, le Train, cette capricieuse rivière, au cours espiègle, dont les eaux limpides attirent irrésistiblement, chaque année, le long de leurs rives poissonneuses, des cohortes de pêcheurs et de flâneurs, a semé sur son parcours aux cocasses arabesques un superbe éventail de localités paisibles et propnettes qui toutes méritent de retenir l'attention et la confiance des villégiateurs. Au premier rang se détache Chaumont-Gistoux dont la situation à l'écart des grandes voies axiales jointe à la chère succulente dispensée par une sélection d'hôtels accueillants, sont les plus sûrs remèdes contre les misères du corps et de l'esprit. Les promenades que le touriste entreprendra soit le long du Train ou à la découverte du Ri du Pré Delcourt laisseront en lui un souvenir impérissable. Avec des atouts à peine inférieurs Bonlez, Biez et Grez-Doiceau révéleront aux amants de la nature, en quête d'aventures, leurs horizons lointains, leurs panoramas infinis où ciel et terre semblent confondre leurs destinées, leurs châteaux historiques, aussi, drapés dans leurs majestueux manteaux de verdure tandis qu'à deux pas, le lumineux ruisseau du Piétrebais se faufile allègrement au pied de promontoires escarpés et marquetés de bocages. Ce vallon, outrageusement méconnu qu'on croirait échappé de quelque eldorado, il faut l'avoir remonté une fois au moins dans sa vie. Il résume à lui seul cet enchantement subtil du Brabant que ma plume malhabile n'a fait qu'esquisser.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

Le splendide panorama de Biez, avec, dans le fond, la petite église.

L'histoire très romanesque d'une infante d'Espagne

N° 25, avenue des Arts, au coin de la rue de la Loi, un vieil hôtel de maître tombe sous la pioche des démolisseurs. La façade, comme l'intérieur, témoignaient d'une ancienne grandeur, d'une réelle somptuosité, mais d'une somptuosité déchuë. Sa vue serrait le cœur; ce n'était pas seulement une maison d'autrefois, mais c'était une demeure harmonieuse, aux lignes simples et élégantes, pareille à celles que l'on édifiait au début du siècle dernier. Le XVIIIe siècle était encore bien proche et prolongeait son influence.

L'immeuble fut construit pour le comte Guillaume d'Aerschot, vers les années 1840, par un entrepreneur, sur les données du propriétaire et, semble-t-il, sans l'intervention d'aucun architecte. Il est piquant de noter que, sous la tapisserie d'une pièce située au 2e étage, on a trouvé, grossièrement dessinée au fusain, l'effigie de l'entrepreneur et de sa femme; toutefois, les services du ministère des Travaux publics n'ont pu retrouver leur nom.

Le comte d'Aerschot céda l'hôtel au comte de Gurowski par acte du 12 mars 1850; vendu le 25 janvier 1855 au comte de Liedekerke, l'immeuble passa le 8 avril 1863 au baron Hirsch de Gereth et, le 11 juin 1892, à l'Etat qui en est encore propriétaire.

Parmi les différentes familles qui ont habité au n° 25 de l'avenue des Arts, la plus particulière est certainement celle du comte de Gurowski.

Les hasards d'une recherche aux registres de population m'avaient révélé la présence à cet endroit d'une infante d'Espagne. (Ce territoire appartient à Saint-Josse-ten-Noode et lui fut enlevé par la loi du 8 avril 1853 pour être annexé à Bruxelles.) Ma curiosité en avait été piquée et, grâce aux archives de la ville de Bruxelles, grâce aux renseignements fournis aimablement par l'Ambassade d'Espagne et par le ministère des Travaux publics, j'ai pu reconstituer l'histoire très romanesque de celle qui a régné pendant plusieurs années sur ce domaine.

Isabelle, infante d'Espagne, était la fille de Don François de Paule, frère cadet du roi Ferdinand VII d'Espagne, et de Charlotte, fille de François Ier, roi des Deux-Siciles. La jeune fille était élevée à Paris au Couvent des Oiseaux. Ce pensionnat aristocratique avait engagé comme professeur d'équitation le comte Ignace de Gurowski, jeune, bel homme, qui

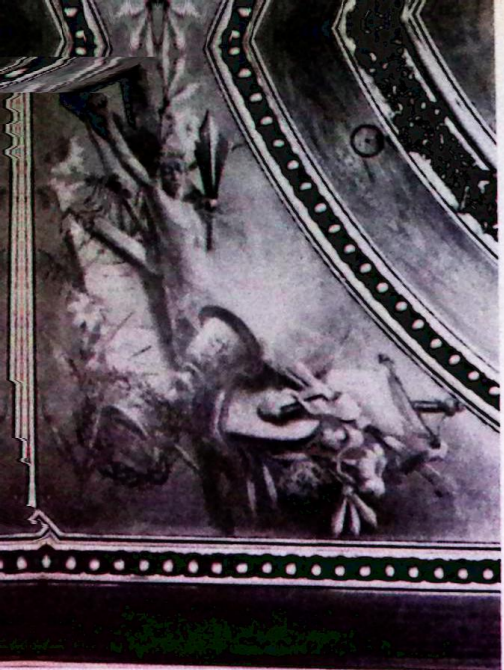
avait participé à l'insurrection polonaise; il évoluait donc parmi ces demoiselles, tout auréolé de gloire. Avec lui, l'amour entra dans la vie d'Isabelle, amour que, probablement, la noble famille ne pouvait admettre.

Le veto familial n'empêcha rien puisqu'un journal de l'époque « L'Indépendant » publia dans son numéro du 13 mai 1841, un long article dont voici quelques extraits :

« M. Gerofski (sic) et la jeune infante, accompagnés d'un seul domestique, ont quitté Paris et se sont dirigés vers la Belgique. A peine leur départ a-t-il été connu, que le télégraphe a joué dans toutes les directions et la police a recherché la trace des fugitifs. La police belge ayant été prévenue se tenait aux aguets et c'est par ses soins que le comte Gerofski et l'infante ont été arrêtés à Namur, dans la journée d'hier. Ils étaient arrivés lundi dans ladite ville et étaient descendus à l'Hôtel d'Harscamp. Leur voiture s'était brisée en route et avait exigé une réparation qui a nécessité un travail de plus de 24 heures. C'est grâce à cette circonstance qu'est due leur arrestation, autrement ils auraient eu le temps de traverser le territoire belge sans être découverts. A leur arrivée à l'Hôtel d'Harscamp on leur avait donné deux chambres communiquant l'une avec l'autre, mais ils se sont fait donner deux chambres



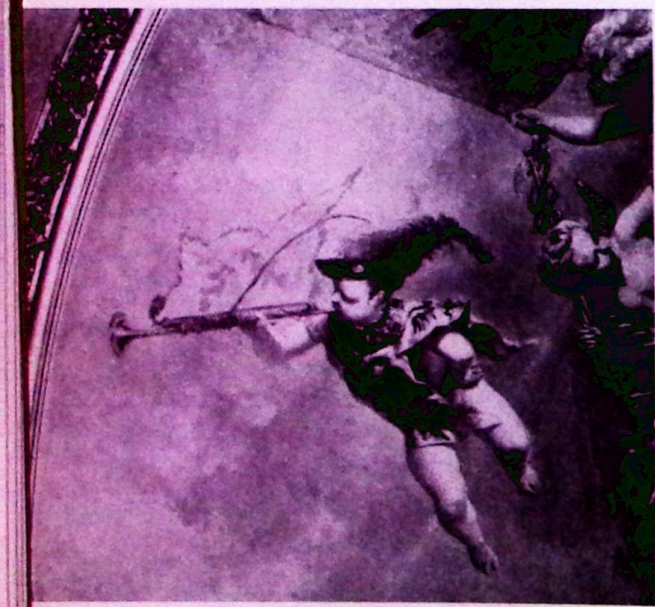
La porte d'entrée du grand salon.



Des aspects



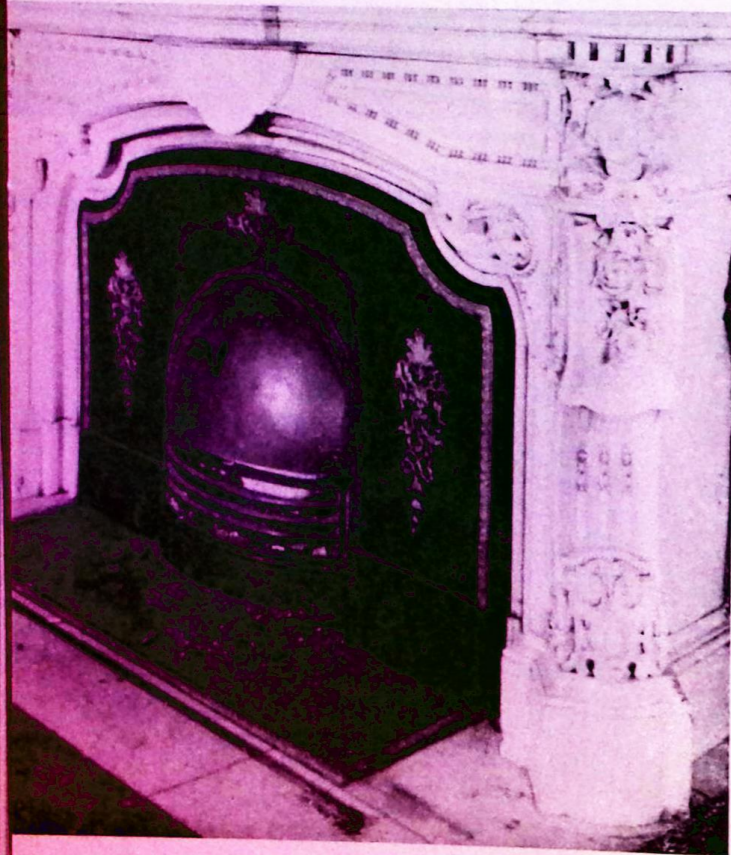
du



P
L
A
F
O
N
D



complètement séparées. Quand la police s'est présentée pour leur demander leurs passeports, le comte Gerofski a présenté un passeport portant un nom supposé et ayant été prié de signer de ce nom, il n'a pas su en mettre l'orthographe. Il a été retenu prisonnier avec l'infante dans l'hôtel même et la police de Namur a donné aussitôt au Gouvernement avis de cette arrestation. Des ordres sont partis aussitôt de Bruxelles pour que la princesse soit ramenée à Paris. Le comte Gerofski sera probablement traduit devant les tribunaux pour avoir fait usage d'un faux passeport. La princesse Isabelle est née le



Photos : ministère des Travaux publics.

18 mai 1821. Elle touche par conséquent à sa vingtième année. On la dit peu jolie. »

Piteusement, les deux amoureux revinrent à Bruxelles sous escorte; de là, on renvoya la jeune fille à ses parents; elle fit le voyage, accompagnée par trois personnes, dont M. Opdebeeck, chef de Division à l'Administration générale de la Sûreté publique qui, sans doute, ne dut pas apprécier autrement cette mission délicate et assez inattendue.

Que se passa-t-il ensuite? Isabelle trouva-t-elle des accents pathétiques pour émouvoir ses parents ou, plus simplement, ceux-ci estimèrent-ils qu'après une pareille escapade leur fille serait difficile à marier? Toujours est-il que l'affaire se termina, tout comme les beaux contes, par un mariage. C'est encore le

journal « L'Indépendant » qui nous en donne les détails dans son numéro du 31 juillet 1821.

« On écrit de Douvres — 26 juin : la princesse Isabelle, Infante d'Espagne, a été mariée ce matin dans la chapelle catholique de cette ville au comte polonais Ignace Gourowski (sic). Il y avait beaucoup de monde; parmi les personnes qui assistaient à cette cérémonie, on distinguait le commandant de la garnison, le maire, les consuls de France et de Belgique, etc. L'Office était célébré par le prêtre catholique M. Savage. On dit qu'ils se proposent d'y établir quant à présent leur résidence. »

L'infante était la cousine des souverains belges; c'est peut-être pour cette raison que le jeune couple vint s'installer à Bruxelles, d'abord rue Ducale, n° 79, où naquirent leurs trois enfants; ils passèrent ensuite à Saint-Josse-ten-Noode où ils furent inscrits avenue des Arts, n° 25, le 9 septembre 1849. Les registres de population de cette commune les signalent comme « rayés pour Bruxelles le 9 avril 1853 ». En réalité, ils restèrent dans leur immeuble, mais la loi du 8 avril 1853 venait d'annexer à Bruxelles toute la partie du territoire ten-noodois allant de la rue du Marteau à la rue du Trône.

Il semble qu'à partir de 1855, date à laquelle les Gurowski ont vendu l'Hôtel de l'avenue des Arts, ils ont résidé principalement à Paris. Le Comte y est mort en 1887; sa veuve le 9 mai 1897; durant ces dix dernières années, elle vécut beaucoup en Espagne.

L'escapade du jeune couple, son existence à Bruxelles, tout cela était déjà passé dans l'oubli quand, le 20 avril 1905, un rédacteur du journal « Le National » vit, au cimetière de Laeken la tombe de Charles, Louis, Ferdinand, François, Henri, Ignace Stanislas de Gurowski, fils du comte et de l'infante Isabelle; cet enfant n'avait vécu que quelques mois et la vue de sa pierre funéraire inspira un article intitulé : « Une cousine de Léopold Ier ». Article assez amusant à lire lorsqu'on connaît la jeunesse un tantinet orageuse de la grande dame. Il y est dit notamment : « Grâce à sa naissance, l'infante Isabelle Ferdinande occupait une haute situation dans le monde bruxellois vers le milieu du siècle dernier. Ce qui la rend particulièrement intéressante à nos yeux et aux yeux de nos lecteurs, c'est la grande libéralité dont elle fit preuve en toute occasion où elle pouvait contribuer à quelque œuvre de charité. Artiste et habile en travaux manuels, elle aimait à offrir des objets qu'elle avait confectionnés elle-même. Lors de son inscription dans la confrérie instituée par l'archiduchesse Isabelle Eugénie, son aïeule, l'infante Isabelle Ferdinande fit don à la Vierge de Bon Secours d'une assiette en or, aussi remarquable par sa richesse que par son goût, réalisée d'après le dessin de S.A. dans les ateliers de Mme Janssens, bijoutière rue de la Madeleine. Peu après, elle envoya à l'exposition tombola du Cheval Blanc, chaussée d'Ixelles, une

chaise genre Renaissance d'une grande richesse et dont la tapisserie était entièrement de sa main... »

Avec l'âge, la sagesse était venue et l'heure des bonnes œuvres.

* * *

L'hôtel n'a pas échappé à la vague de démolitions qui déferle sur Bruxelles. Mais le ministère des Travaux publics s'est efforcé de sauver tout ce qui pouvait l'être encore et notamment un très beau plafond, dans le grand salon du rez-de-chaussée. La peinture sur toile a été enlevée. Elle représente les « Amours de Charles Quint ». Au centre, le portrait de Charles Quint est entouré de divers symboles, rappelant ses victoires, les pays qu'il possédait,

les grands événements de son règne. Tout autour, dans des médaillons, le portrait des couples royaux ou princiers qui reliaient l'infante Isabelle à son illustre ancêtre.

Ce magnifique plafond dont nos photos ne peuvent donner qu'un faible aperçu, sera reconstitué au palais d'Egmont, dans le cabinet de la Chancellerie des Affaires étrangères. Seront aussi sauvés les plus beaux vestiges de l'hôtel, qui n'a pu être conservé, et notamment une cheminée en marbre de Carrare, très bien sculptée. L'œuvre n'est pas signée. Elle serait due à Verwée et ses élèves.

Yvonne du JACQUIER,
archiviste-conservateur de l'Hôtel Charlier.

Une nouvelle section de la route Asse-Enghien a été inaugurée par M. de Néeff

Le mercredi 3 juin, M. Jean de Néeff, gouverneur du Brabant, a inauguré une nouvelle section de la route provinciale Asse-Enghien.

Cette manifestation s'est déroulée au carrefour des Quatre-Bras sur le territoire d'Herfelingen, où le gouverneur a coupé le ruban symbolique tendu à travers la chaussée, en présence de MM. les députés permanents Van Bever et Cantillon, Feyaerts, attaché au Cabinet des Travaux Publics, Sarraghe, inspecteur général au Service urbanistique, Steps, sénateur provincial, de nombreux conseillers provinciaux et les bourgmestres des communes traversées par le tronçon de la route Asse-Enghien.

Il a appartenu à M. Van Bever de donner quelques précisions sur l'ouvrage qui venait de s'achever.

C'est en 1954 que la modernisation de la route Asse-Enghien a été entreprise par la réalisation du contournement de la commune de Castre. En 1959, un nouveau chantier s'est ouvert sur la distance des quatre kilomètres séparant Castre de Herfelingen.

En 1962, l'administration provinciale du Brabant a entamé la réalisation d'un troisième tronçon allant de Herfelingen en direction d'Enghien. Cet ouvrage dont on inaugurerait la mise en service comportait 3 km 700 de route et a nécessité une dépense de 22 millions.

Cette nouvelle voie présente une chaussée carrossable d'une largeur de dix mètres. Elle est bordée d'une piste cyclable et de zones de stationnement, ce qui lui donne une largeur totale de 18 mètres.

Mais les travaux d'aménagement de la route Asse-Enghien ne sont pas terminés pour autant.

Il reste deux raccordements à effectuer l'un de 1 km 500 vers Enghien, l'autre de 1 km vers

Leerbeek pour opérer la jonction avec la route d'Etat Hal-Ninove.

Signalons aussi que les autorités provinciales du Brabant se sont d'ores et déjà fixé rendez-vous à La Hulpe, le 8 juillet prochain, pour inaugurer la section Groenendael-Trois Colonnes de la route Bruxelles-Villers-la-Ville.

Cette farde-album, de conception moderne, permettra à chacun de réunir la collection annuelle de notre revue.

Les amateurs peuvent se la procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.



Aux portes de Bruxelles :

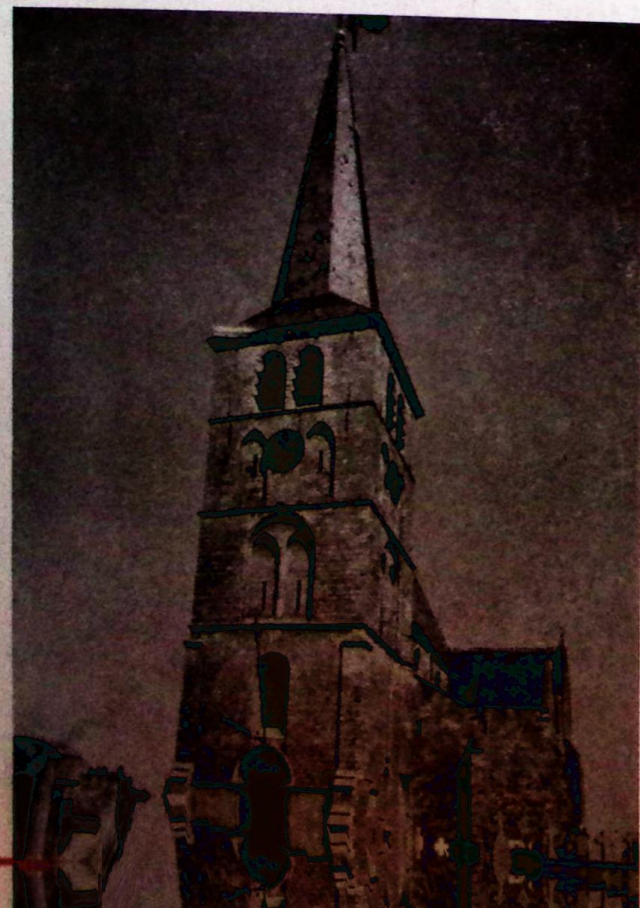
LORSQU'ELLE devint la capitale de la Belgique en 1830 Bruxelles était une quiète cité provinciale de 70.000 âmes encore corsetée de fortifications d'un autre âge. Elle connut alors un essor prodigieux et sa pléthore de population dut bien envahir les faubourgs qui étaient restés assez campagnards. Bruxelles étendit ensuite ses tentacules jusqu'à des villages plus éloignés qui deviennent de plus en plus dépendants de la capitale. C'est le cas d'Itterbeek et de son hameau Sainte-Anne. Bien qu'ils retiennent de plus en plus l'attention des bâtisseurs de villas, ils ont gardé suffisamment de charme bucolique et de témoignages du passé pour attirer les touristes.

De Bruxelles l'itinéraire passe obligatoirement par Anderlecht où l'on garde le souvenir du Prince des Humanistes. On sait combien Erasme aima cette aimable demeure brabançonne devenue grâce à l'action persévérante et au goût de M. Van Damme l'un de nos musées les plus attachants. Le vieux chemin de la Procession nous mène à la chaussée d'Itterbeek et à ce plateau du Bon Air dont le nom était une garantie pour les citadins avides d'air vivifiant.

Une halte s'impose au n° 14 de l'avenue Nèllie Melba devant cette Maison Blanche où Maurice Carême a composé la majeure partie de son œuvre.

L'église Saint-Pierre d'Itterbeek bâtie en pierres blanches brabançonnnes.

Photo : ACL.



ITTERBEEK

Au bord de la chaussée une église d'une architecture plus que sommaire nous ramène à la simplicité des temps évangéliques. A l'avant-plan, une Madone de pierre nous accueille d'un sourire engageant. Nous sommes ici aux limites d'Itterbeek qui, au loin, éparpille ses maisons autour de son vénérable sanctuaire. Il forme avec le château tout blanc qui l'avoisine et les abondantes frondaisons qui les ombragent un aimable tableau champêtre rappelant le Brabant d'autrefois.

Un vieux village.

Cette église Saint-Pierre si joliment plantée dans le décor est bâtie en pierres blanches brabançonnnes. Ce matériau confère une unité certaine à l'édifice, de plan cruciforme, qui rassemble cependant des parties d'âges différents mais toutes de style ogival. La nef centrale (\pm 1290) fut augmentée d'un chœur et d'une nef septentrionale au XIV^e siècle, d'une autre à l'opposé et des croisillons vers 1450. Le millésime 1631 se lit sur une des voûtes ogivales, à voutains de briques sur nervures en pierre blanche qui recouvrent tout l'édifice restauré en 1904. En plan l'église se compose d'un chœur de deux travées à chevet tripartite, d'un transept saillant et d'une nef de deux travées, bordée de collatéraux, portée par des colonnes en pierres blanches à chapiteaux brabançons à un rang. Une tour carrée à tourelles remontant au milieu du XIII^e siècle, divisée en quatre étages par des cordons larmiers précède le vaisseau. Une jolie baie aveugle décore chaque face au second étage. Des lambris d'un dessin fort simple entourent les basses nefs et le chœur. Aux autels, de style baroque, des colonnes de marbre encadrent un tableau peint représentant saint Roch au croisillon sud, l'Assomption au bas nord du transept; deux œuvres données à De Crayer. Pour la sculpture il y a lieu de citer d'abord les clefs de voûte et divers chapiteaux avec masques. Ensuite le Calvaire (\pm 1520) appendu à l'arc triomphal, une Vierge Renaissance, d'autres œuvres de style Louis XV.

L'église atteste que le village avait déjà acquis une certaine importance au Moyen Age. Les armoiries qui figurent sur le sceau dont on fit usage dès 1380 se retrouvent au blason officiel de la commune. Ce sont « de sable au lion d'argent couronné orné et lampassé d'or et chargé sur l'épaule d'un double roc d'échiquier cousu d'argent ». Ce lion est celui d'une branche cadette des ducs de Brabant, mais dont on a changé les émaux. On emprunta le double roc aux Abcoude. Ces familles possédèrent la terre de Gaesbeek dont Itterbeek releva un certain temps. Un moulin à eau qui broyait l'huile fonctionna encore à Itter-



L'imposant viaduc en béton de seize arches.

sent d'ailleurs ce ravissant tableau formé par le sanctuaire campagnard à la tour aux ouïes géminées et la végétation colorée qui l'entourne. (Ce tableau, on le sait, est celui-là même que Brueghel a représenté sur sa célèbre « Parabole des Aveugles » conservée jalousement par le Musée de Naples. Elle est signée et datée de 1568, l'année où l'artiste mourut. C'est Raymond Van Bastelaer qui fit l'identification du paysage représenté en 1931.)

beek en 1855. Il avait été bâti en vertu d'un octroi accordé au comte de Lalaing le 21 mars 1776.

Pede Sainte-Anne

De la chaussée d'Itterbeek une route sinueuse descend vers la vallée de la Pede qui a donné son nom à ce hameau d'Itterbeek. La vue s'étend au-delà de la vallée, très bocagère, vers cet important viaduc en béton de seize arches construit il y a quelques années par la S.N.C.B. On entend au loin les trains roulant vers la côte à plus de cent kilomètres à l'heure.

Tous les voyageurs de la ligne d'Ostende connais-

sent d'ailleurs ce ravissant tableau formé par le sanctuaire campagnard à la tour aux ouïes géminées et la végétation colorée qui l'entourne. (Ce tableau, on le sait, est celui-là même que Brueghel a représenté sur sa célèbre « Parabole des Aveugles » conservée jalousement par le Musée de Naples. Elle est signée et datée de 1568, l'année où l'artiste mourut. C'est Raymond Van Bastelaer qui fit l'identification du paysage représenté en 1931.)

Si l'on en croit des bruits repris par une partie de la presse, le paysage que transcrivit fidèlement Brueghel serait menacé non seulement par l'état de vétusté de la chapelle mais encore par des projets de voûtement de la Pede. Cette rivierette babillarde, l'une des plus modestes parmi les quatre mille cours d'eau qui sillonnent notre pays, est tributaire de la Senne et n'a que deux kilomètres de longueur.

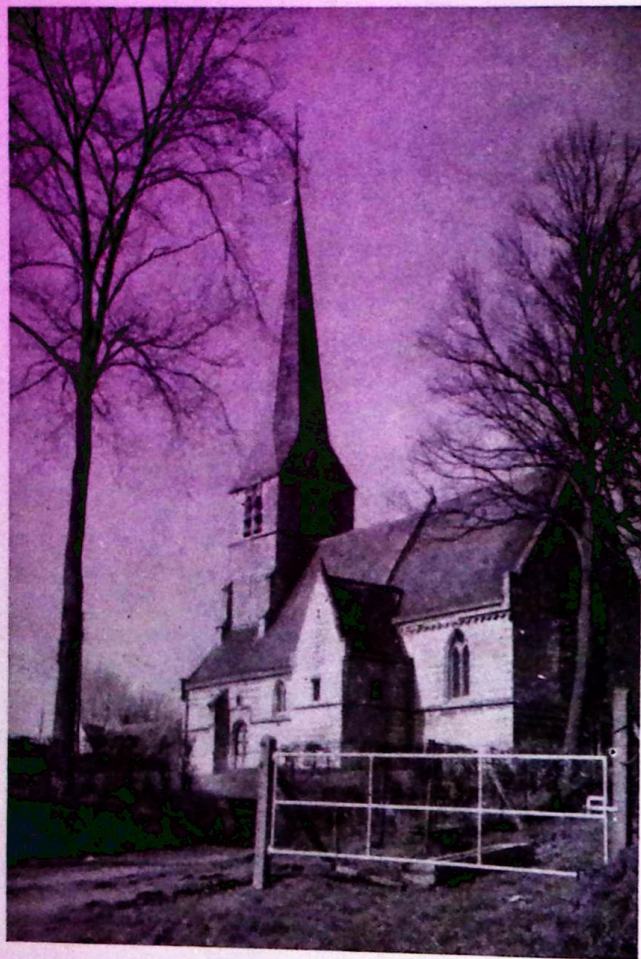
Le chœur rectangulaire de style ogival primaire (vers 1250) de la chapelle s'ouvre sur un vaisseau basilical qui englobe la tour carrée occidentale. Chœur et clocher sont bâtis en grès lédien de même que la

La célèbre « Parabole des Aveugles » de Pierre Brueghel.

Le tableau illustre le proverbe flamand : « Quand un aveugle en conduit d'autres, ils tombent ensemble dans le fossé ».

Dans le fond : la typique chapelle Sainte-Anne.





La chapelle Sainte-Anne.

sacristie accolée à l'occident. La brique et le sillage de pierre apparaît aux bas-côtés. Cette paroisse doit dater de 1639, année où on rebâtit les colonnes et les voûtes. Ces colonnes au nombre de deux de chaque côté divisent la nef en trois travées. Un seul toit la recouvre. Entrant dans le sanctuaire on s'attarde surtout devant la jolie crédence gothique du chœur ornée de chapiteaux finement sculptés. On remarquera de plus l'autel majeur à colonnes, le tambour de porte



Pede-Sainte-Anne : La « Roede Poertje » ou « Porte Rouge ».

de style Louis XIV et le banc de communion remontant au XVII^e siècle. Cette bourgade où subsistent encore plusieurs maisons anciennes, certaines même en terre battue, a gardé beaucoup de caractère qu'il serait souhaitable de sauvegarder.

Sur le chemin du retour

La Pede a également donné son nom au « villaget » de Ste-Gertrude, dépendance de Schepdaal qui n'existe en tant que commune que depuis 1827. L'église néo-gothique bâtie selon les plans de l'architecte Veraart en 1907 ne conserve que peu d'éléments anciens dans son mobilier.

Pede-Sainte-Anne : On y voit encore de petites habitations en terre glaise.



Il ne reste que le souvenir de l'ancien moulin seigneurial installé dans une cour de la Pede. Le moulin banal exécute toujours sa tâche d'entraînement à l'aide de l'électricité. Il montre encore fièrement sa roue moussue bien qu'il porte aux ancrages des millésimes 1741 et 1764. C'est évidemment une reconstruction car un acte de 1392 relate sa vente par Arnoul Van Pede au profit de Sweder d'Abcoude. Les moulins à vent ne sont plus que souvenirs. Mais Schepdaal depuis quelques années a lui aussi son musée. Non point d'histoire et de folklore comme vous le supposez mais du vicinal qui a joué dans la vie du pays un rôle plus important qu'on ne le pense généralement. On a réuni dans un dépôt désaffecté toute une série d'anciennes voitures de tramways et une importante collection d'accessoires divers. On ne revoit pas sans émotion les curieuses baladeuses autrefois si prisées durant les chaudes journées estivales.

Ceux qui aiment la marche trouveront à Schepdaal de jolies promenades dans une saine nature. Et cela bien que Schepdaal soit à cheval sur la route de Ninove, hélas de plus en plus bruyante. Elle passe par Dilbeek où il convient de s'arrêter quelque temps au cœur même de ce vieux village brabançon qui s'est largement ouvert à l'implantation citadine. Le riche passé de Dilbeek on pourra l'évoquer devant les vestiges de son antique castel. On se souvient de sainte Alène, martyre de la Foi et de l'intolérance paternelle.

On pense au dernier des sires de Dilbeek de la famille des Heetvelde tombé glorieusement à Azincourt. A Guillaume d'Assche, autre sire de Dilbeek, décapité par le bon peuple bruxellois en 1421. Charles Quint et sa tante Marguerite d'Autriche s'y rendirent en traîneau le 22 janvier 1515 à l'invite du fastueux seigneur de l'époque, Jacques de Croy, évêque de Cambrai. Les constructions actuelles furent élevées par le baron de Viron en 1851. Plusieurs sires de Dilbeek du XVIII^e siècle reposent en l'église proche de St-Ambroise, édifice gothique rural du XIV^e siècle, à la tour trapue occidentale, aux bas-côtés à pignons triangulaires et au chœur à chevet tripartite.

Aux curieux des choses littéraires disons que c'est à Dilbeek chez Pierre-Louis Flouquet que s'est en grande partie déroulée la passionnante aventure du « Journal des Poètes ». Que Joseph Delmelle y a passé sa jeunesse et que d'autres écrivains tels Mme Marchal-Desguin et Jean-Louis Vanham y ont élu domicile.



Tant la robuste base que l'imposant bief du moulin de Pede-Sainte-Gertrude attestent l'ancienneté de cette vénérable usine partiellement reconstruite dans le courant du XVIII^e siècle et qui se signale par ses curieux encadrements de portes et fenêtres en arkose de Clabecq.

Reprenant la route de la capitale nous saluerons au passage l'ancienne chartreuse de Scheut et son musée d'Extrême-Orient des pères missionnaires. La route aboutit au canal Charleroi-Willebroeck devant la porte de Ninove créée en 1816. Les deux gracieux pavillons proviennent de l'ancienne porte Napoléon.

Partis de Bruxelles pour Itterbeek par Anderlecht, nous y sommes revenus pour rejoindre la capitale.

Emile POUMON.

En touristes avisés, vous devez posséder nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

GENAPPE

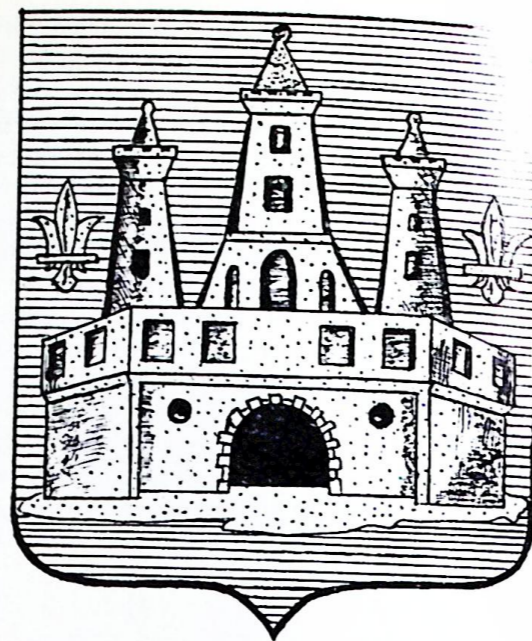
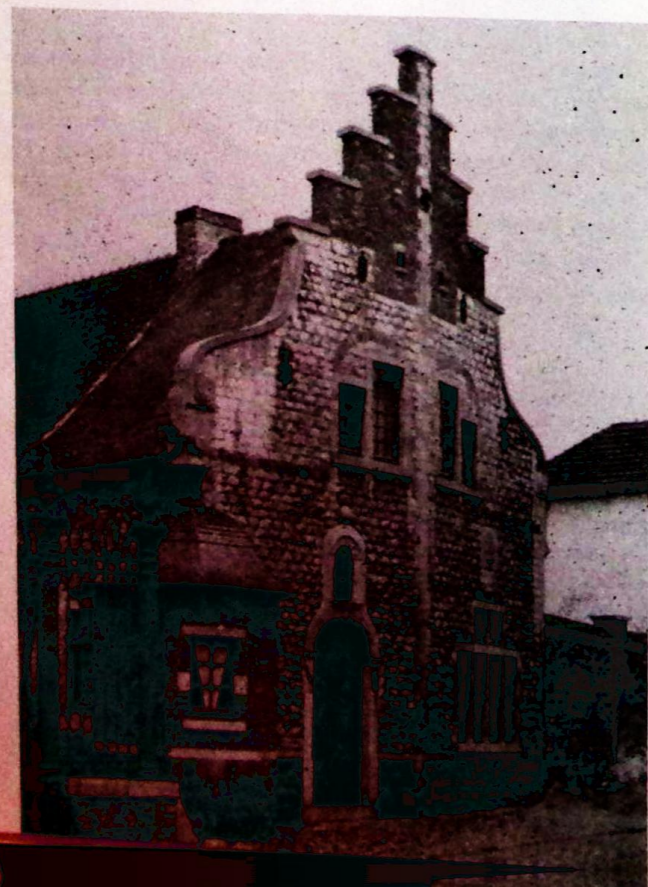
grand carrefour de l'histoire

CHEF-LIEU de canton, Genappe est l'une des plus petites communes du Brabant et du pays. Son territoire ne couvre qu'une petite soixantaine d'hectares et sa population, qui dépassait les 2.000 unités il y a un quart de siècle, se réduit actuellement à quelque 1.750 habitants.

L'agglomération s'est formée, semble-t-il, au XIII^e siècle, à proximité d'un village qui, à l'origine, portait le même nom mais qui, par la suite, afin d'éviter toute confusion, devait être appelé Vieux-Genappe. D'abord domaine des comtes de Louvain, puis de la famille d'Ardenne, ce village de Vieux-Genappe fut vendu en 1096 au chapitre de Nivelles par Ida, comtesse de Boulogne, mère du chef de la première croisade, Godefroid de Bouillon. Il n'a pas pris, au cours des siècles, de développement considérable.

Le Genappe actuel n'était donc, primitivement, qu'un hameau de Vieux-Genappe. Les ducs de Brabant y firent construire un château qui subsista jusqu'en 1671. Ils dotèrent la petite localité de franchises dont certaines paraissent dater de 1211. Appelé *Nova Genappia* dans un acte de 1223, le village continua, pendant très longtemps, à dépendre, tant au matériel qu'au spirituel, de Vieux-Genappe et, aussi, de Ways. En fait, la commune est née d'un démembrement relativement récent de Vieux-Genappe à l'ouest et de Ways à l'est.

La maison espagnole.



GENAPPE

Les armoiries de Genappe sont « d'azur à un château ouvert à trois tours posé sur une terrasse isolée et accompagné des deux côtés d'une fleur de lis tout d'or ». La fleur de lis, emblème des rois de France, n'y figure donc pas par un pur fait du hasard.

Contourné par la route de Bruxelles à Charleroi qui, autrefois, traversait le village de part en part, Genappe n'a pas conservé, de son histoire, des monuments importants. La maison où était établie l'auberge du **Roi d'Espagne**, qui a droit de cité dans le dernier chapitre de l'aventure napoléonienne, subsiste encore. L'église actuelle, dont la façade à fronton triangulaire surprend quelque peu, ne date que de 1842. Elle a succédé à un simple oratoire tardivement érigé en chapelle reconnue (1825) puis au rang d'église succursale (1836). Seuls éléments de permanence, il y a la Dyle et une saine campagne peuplée de braves gens. « Je n'ai jamais oublié, écrivait Félicien Rops — qui, pendant un certain temps, y vécut dans une ferme située du côté de Glabais — à un de ses amis, les tendresses que je sentais autour de moi dans la maison de Genappe... Braves gens, nobles et grands caractères dans leur simplicité, et dont les bonnes figures me restent dans l'esprit et dans le cœur. »

Il n'y a pas, il n'y a plus grand'chose à voir à Genappe et, pourtant, ce village — qui, au demeurant, a droit au titre de ville — ne peut manquer de retenir ceux qui sont capables d'apercevoir, au-delà de ce que leurs yeux leur révèlent, les formes évanescentes du passé, les œuvres effacées par celui-là même qui les avait réalisées : le temps, souverain maître de toutes les entreprises humaines !

Il y eut autrefois, à Genappe, un château construit à l'initiative des ducs de Brabant. Ce château ne fut-il pas édifié sur l'emplacement occupé, précédemment, par une autre forteresse car, si l'on en croit le vieux chroniqueur brabançon Jacques du Clercq, qui vivait au XV^e siècle, Genappe aurait donné naissance à Godefroid de Bouillon ?

Genappe avait son château appelé « Château du Lothier », bâti vers l'an 1200 et appartenant au duc de Brabant jusqu'en 1668 d'après les uns, 1671 d'après les autres, où il fut rasé. Il n'en subsiste aucun vestige.

(Bibliothèque Royale - Cabinet des Estampes.)

La mère de Godefroid, nous l'avons vu, possédait de grands biens dans la région. Et une tradition généralement accréditée affirme que le héros de la première croisade serait né à Baisy, village voisin de Genappe où il n'y a pas plus de château, actuellement, qu'à Genappe. Dans ce village de Baisy, on montre une butte où se serait dressé, jadis, le manoir natal du roi de Jérusalem. Fouillant le sol, on y aurait découvert des fondations.

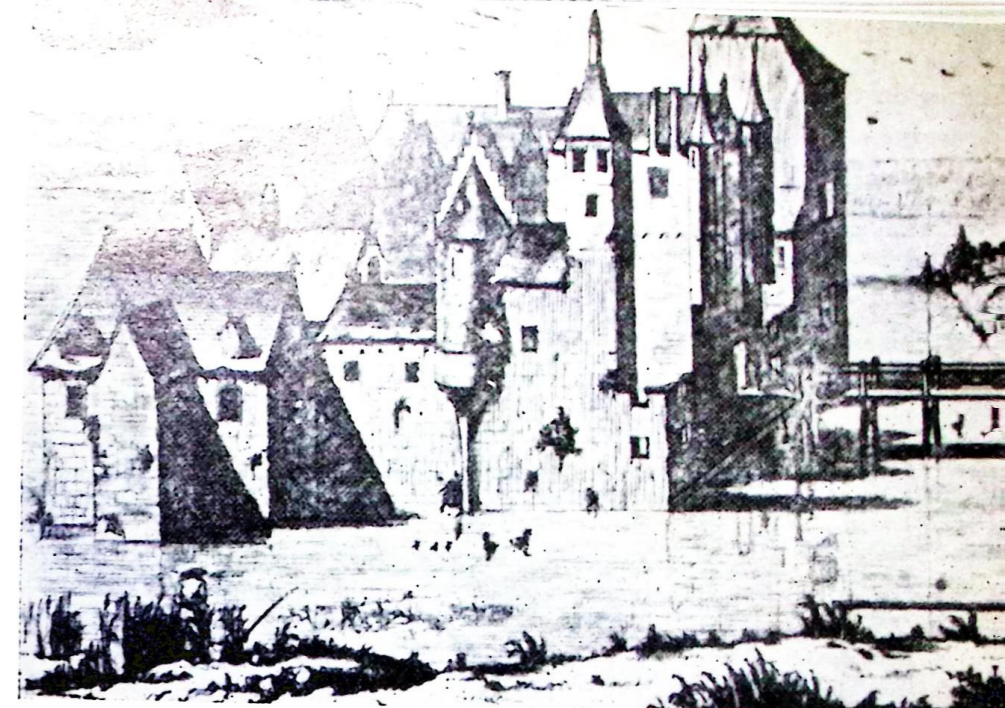
Dans sa chronique, Jacques du Clercq situe la naissance de Godefroid de Bouillon à Genappe, dans le château auquel nous avons fait allusion, et prétend, par ailleurs, que le chef de la première croisade « tout comme on le disoit, avoit jadis esté baptisé » à Genappe, « es fons de la paroisse ».

Ces précisions, basées uniquement sur des traditions orales et donc fortement sujettes à caution, Jacques du Clercq les fournissait en hors-d'œuvre à la partie de sa chronique consacrée au séjour fait, au château de Genappe, par le futur Roi de France Louis XI. Car la chose est bel et bien établie, Louis XI, alors Dauphin, demeura pendant plusieurs années, de 1456 à 1461, dans le castel mis à sa disposition par Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

En 1456, Philippe le Bon, ou Philippe l'Assuré — dont le regretté Luc Hommel a brossé un portrait aussi vigoureux que subtil, — était déjà vieux et même, si nous en croyons Georges Chastellain, « durement lubrique ». Ce n'est pas uniquement par amabilité qu'il devait accorder l'hospitalité à Louis XI, alors Dauphin de France. Louis était brouillé avec son père, Charles VII, et complotait même contre lui. Entrant dans les intrigues du fugitif, le duc de Bourgogne croyait agir en fin politique. En fait, il n'acqueillait qu'un jeune loup qui, plus tard, allait constamment menacer sa bergerie.

Une vieille gravure, publiée en 1606 par le baron Jacques Le Roy, nous restitue l'aspect du château de Genappe qui s'élevait au beau milieu de la Dyle, non loin de la station du chemin de fer. La rivière, à cette lointaine époque, avait un débit et une largeur beaucoup plus importants qu'aujourd'hui. Les déboisements successifs ont, en général, provoqué une baisse de niveau substantielle et presque toutes les voies d'eau naturelles de la province.

Les hautes et épaisses murailles du château de Genappe plongeaient dans l'eau de la rivière. Elles étaient hérissées de poivrières et de tours carrées. L'accès à la cour intérieure était gardé par un donjon massif, carré lui aussi, flanqué extérieurement de deux tourelles d'angle surplombant l'eau sur laquelle glissaient quelques indolents canards. Un pont-levis liait le château, complètement isolé par l'élément liquide, à une île, ceinturée de basses mu-



railles, qu'un second pont-levis, surveillé par un châtelet, mettait en communication avec la terre ferme. L'île, qui comportait plusieurs hectares, était occupée par un vaste potager, un verger aux arbres plantés en quinconces et des pâtures où broutait le bétail et où galopèrent de solides chevaux. Malgré son apparence assez rébarbative, le château était, sinon luxueux, extrêmement confortable. Il s'insérait, en outre, dans un cadre séduisant : douces collines, grasses prairies, plantureuses campagnes, bosquets...

Louis avait 33 ans lorsqu'il arriva à Genappe. Il devait y vivre pendant cinq années, passant son temps à conspirer de loin contre son père, s'assurant des intelligences parmi les officiers du duc de Bourgogne, préparant les déchirements et les défections que le duc aurait à déplorer par la suite. On le vit souvent se promener à cheval, en compagnie des membres de sa suite, dans les environs de Genappe. On le vit aussi chasser le cerf jusqu'aux contreforts de la forêt de Soignes, jouer aux barres avec des personnes de son entourage et... s'assurer une descendance. « Par un vendredy XVII juillet (en 1459), la fille du duc de Savoie et femme de Loys, racontait Jacques du Clercq, ens au chasteau de Genappe, en Brabant, accoucha d'un fils et le V^e jour d'aoust fust ledit enfant baptisé... et volent ledit monsieur le Dauphin, qui estoit audit Genappe, que on appelat son fils Joachim. » Le petit Joachim, hélas, devait mourir en bas âge. On l'enterra dans l'église de Notre-Dame de Hal où un petit mausolée noir rappelle sa mémoire. Un autre enfant devait naître également au château de Genappe : Anne de France, fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, qui allait épouser le sire de Beaujeu et gouverner la France, sous le nom d'Anne de Beaujeu, pendant la minorité de son frère Charles VIII.

Louis, à Genappe, devait, en dépit de toutes les activités auxquelles nous avons fait allusion, trouver le temps long. Vernulaeus a prétendu qu'il s'était fait inscrire à l'université de Louvain mais cette affirmation a été mise en doute : les goûts du Dauphin ne le portaient guère aux études sérieuses. Ce qui est certain, c'est que le futur roi de France prit plaisir à réunir, autour de lui, à la soirée, amis et suivants. Et c'est à ces assemblées vespérales que la langue française doit l'un de ses plus anciens monuments : **Les Cent nouvelles nouvelles**.

S'intéressant à la genèse de cette œuvre, Fernand

Desonay, de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, a dit : « Les soirées sont longues, bien qu'on se couche tôt. Que faire, après l'hypocras et les épices, sinon narrer, sans façons, des histoires gaillardes ? Le duc y prend plaisir (car Philippe le Bon rend fréquemment visite au dauphin Louis). Il faut bien pousser sa cour. Et les conteurs s'avancent, intimidés d'abord, enhardis bientôt par le rire gras et les applaudissements de leur seigneur et maître. L'idée a germé d'un recueil, tout pareil à celui du Florentin Boccace. Chacun s'y emploiera de son mieux. Et quand on aura trouvé, pour nouer la gerbe, un « acteur » (comme on disait alors) à la plus verveuse, la littérature narrative du XV^e siècle se verra enrichie d'une œuvre de haut mérite et de plus « haulte gresse... »



Ce qui reste de... n châtea (Van Volxem... Vestiges visibles d... le parc, aujourd'hui propre... privée.

apparition. Le 16, le gros des effectifs était passé, montant vers les Quatre-Bras. Les habitants, stupéfaits et inquiets, avaient vu, campé sur son cheval, un militaire ayant belle prestance : le duc de Wellington. Puis, dans la soirée, le village avait vu arriver des blessés, puis un fourgon transportant la dépouille du duc de Brunswick, puis les troupes battant en retraite et leur chef, Wellington. Il s'était installé dans l'une des rares auberges de l'endroit, la plus spacieuse et la plus confortable, à l'enseigne du Roi d'Espagne. Le 17, de très bonne heure, le duc devait

quitter ce gîte provisoire. Les troupes, durant toute la matinée, allaient abandonner Genappe, couvertes par la cavalerie de Lord Uxbridge placée en arrière-garde. Un engagement mettra aux prises les Anglais aux premiers détachements français commandés par le colonel Sourdi qui, grièvement blessé, sera amputé d'un bras, sur place, par le chirurgien en chef de la Garde Impériale, Dominique Larrey.

Le 17, Genappe a vu fuir Wellington et passer Napoléon. Le 18, c'est la bataille et, pour les Aigles, l'ultime défaite, le désastre, la retraite. Entretemps, le Roi d'Espagne aura abrité le prince Jérôme, ex-roi de Westphalie, frère de l'Empereur.

Le 18, donc, après une vilaine nuit de bivouac, c'est la bataille et son imprévue conclusion. « Vers 7 heures du soir, écrivait Henry Houssaye, deux colonnes prussiennes s'étant avancées par le bois du Chanlet dans l'intention manifeste de couper la retraite à l'armée en occupant la grand'route, Duuring avait fait filer incontinent les voitures sur Genappe, d'accord avec le général Radet, grand prévôt, qui venait de rallier deux ou trois cents cavaliers démontés et fantassins en fuite... »

Les voitures, dont celle du trésor, passent à Genappe. L'une ou l'autre d'entre elles versera dans le fossé, à la sortie de la localité. Puis, c'est la retraite désordonnée des soldats français. Conduite par le cocher Horn, la berline de l'Empereur attend l'arrivée du grand vaincu. Mais les Prussiens mènent la poursuite. Les cavaliers du major prussien von Keller parviennent jusqu'à la berline, blessent le cocher. Ils s'emparent du carrosse et de son contenu : épée, chapeau... Ils s'imaginent que Napoléon ne peut leur échapper mais celui-ci, évitant Genappe, a emprunté un sentier rejoignant Ways et ayant reçu le nom de Ruelle Dauphine en souvenir de Louis.

Pendant ce temps, la nuit étant tombée, l'épée dans les reins, les débris de l'armée française se pressent dans l'unique rue de Genappe aboutissant au pont sur la Dyle, beaucoup plus étroit en ce temps-là qu'aujourd'hui. « Les soldats de tous les corps et de toutes les armes, marchant sans ordre, confondus, se heurtaient, s'écrasaient dans les rues de cette petite ville, fuyant devant la cavalerie prussienne. C'est à qui arriverait le plus vite de l'autre côté du pont jeté sur la Dyle. lisons-nous dans les célèbres Cahiers du Capitaine Coignet. Tout se trouvait renver-

sé... Le désordre dura un temps considérable. Rien ne pouvait les calmer; ils n'écoutaient personne, les cavaliers brûlaient la cervelle de leurs chevaux pour ne pas rester au pouvoir de l'ennemi... »

Peu à peu, toutefois, le calme se rétablit, relatif, troué de quelques coups de feu isolés et de plaintes. Il est très tard lorsque Blücher arrive à Genappe. Il logera, lui aussi, au Roi d'Espagne qui, les jours suivants, sera transformé en hôpital de campagne. C'est là que le général comte Duhesme, commandant de la Jeune Garde impériale, qui a été grièvement blessé à Plancenoit, mourra le 20 juin. Il sera enterré à l'ombre de l'église de Ways qui, à l'époque, dessert une partie de Genappe, dont le centre.

L'église de Ways, dédiée à saint Martin, n'est pas très éloignée de Genappe. C'est à l'ombre de sa tour, bâtie en 1767, que se dresse la tombe du général comte Duhesme avec l'inscription : « Ici repose — Guillaume Philibert — comte — Duhesme — lieutenant général — des armées françaises — grand officier de la légion d'honneur — chevalier des ordres de Saint-Louis — et de la Couronne de fer — né au Bourgneuf, département de Saône-et-Loire — le 7 juillet 1766 — atteint d'un coup mortel — au champ d'honneur — le 18 juin 1815 — décédé à Genappe le 20 du même mois — ».

Le monument Duhesme a été restauré en 1954 par la Société belge d'Etudes napoléoniennes qui, par ailleurs, a fait apposer, le 1^{er} octobre 1961, un mémorial sur la façade de la maison qui fut l'auberge du Roi d'Espagne, à Genappe.

Pendant plusieurs semaines après le désastre, Genappe hébergea de très nombreux blessés français et alliés. Puis, on y vit débarquer des touristes et des écrivains venant se documenter sur les différents aspects et les différentes phases de la bataille ayant changé les destinées de l'Europe. Genappe, ainsi, allait entrer dans la littérature par une autre porte que celle ayant servi au XV^e siècle, au temps de Philippe le Bon et du dauphin de France. L'Anglaise Charlotte Eaton-Waldie allait en parler. Le tandem français Erckman-Chatrian allait évoquer la localité dans son Waterloo. Combien d'autres, à propos de Waterloo, ne devaient pas également s'intéresser à la petite ville aux allures de village ? L'un des derniers, Théo Fleischman, a notamment parlé de Genappe aux pages de son roman Un qui revient de loin mettant en scène un général d'Empire réincarné appelé Florentin Passavant, patronyme qui est — coïncidence n'ayant sans doute rien de fortuit ! — la dénomination d'une ancienne et grande ferme située sur le territoire de Vieux-Genappe. Dans le roman de Théo Fleischman, on voit Florentin découvrir Genappe sous la pluie : « Genappe était un village médiocre, avec une église sans style... ». Evidemment, nous l'avons dit, Genappe n'est pas très riche sur le plan touristique. Son église, sans style mais assez curieuse d'aspect, ne contient rien de bien particulier : chemin de croix colorié, tableau représentant saint Jean-Baptiste... Mais y a-t-il, en Brabant, un lieu où la présence de l'histoire s'est affirmée avec une telle éloquence ?

Depuis 1815, l'année de la chute de Napoléon, « le bourg de Genappe » (comme l'écrivait Joseph Grandgagnage dans Les Voyages et Aventures de M. Alfred Nicolas au Royaume de Belgique) n'a plus guère fait parler de lui. Mais certains de ses enfants ont fait parler d'eux : Lucien Jottrand en particulier.

En 1815, Jottrand avait onze ans. Sans doute assistait-il, jeune spectateur étonné, aux événements de juin ? Quinze ans plus tard, il devait jouer un rôle important dans la lutte pour l'indépendance de la Belgique et, en 1831, allait être appelé à siéger au Congrès national. Nous ne rappellerons pas, ici, son existence qui, commencée à Genappe le 30 janvier

1801, devait prendre fin à Saint-Josse-ten-Noode le 17 décembre 1877. Mais on nous permettra d'éclaircir quelque peu la personnalité de ce singulier personnage qui fut, selon Paul Hamélius, en même temps qu'un pur Wallon, un « flamingant militant » ou mieux, comme il le disait lui-même, un « Nederland-sche Waal ». Le baron François Drion du Chinois a consacré, à cette figure originale, un ouvrage mettant en relief la sincérité de cet homme d'action et de pensée opposé, notamment, à la toute puissance administrative, à l'armée permanente, à la douane et à la police des frontières, à l'unilinguisme, à l'intolérance et à la monarchie... Toutefois, si Jottrand détestait les frontières, il aimait les voyages et on lui doit plusieurs relations où il est question, entre autres pays ou régions, de la Zélande, de l'Angleterre, de la Rhémanie, de la Suisse, de la Savoie et du Piémont.

Mais abandonnons le personnage discuté et discuté dont nous venons de parler pour achever notre promenade à Genappe, petite localité mais grand carrefour de l'histoire. Des ombres nous accompagnent en silence. N'est-ce pas leur voix ténébreuse qui nous parle avec le vent dans les feuilles ou l'eau de la Dyle qui ne finit pas de couler depuis des siècles, emportant à la dérive les mille et un secrets de l'existence variée d'une localité du Roman Pays de Brabant ?

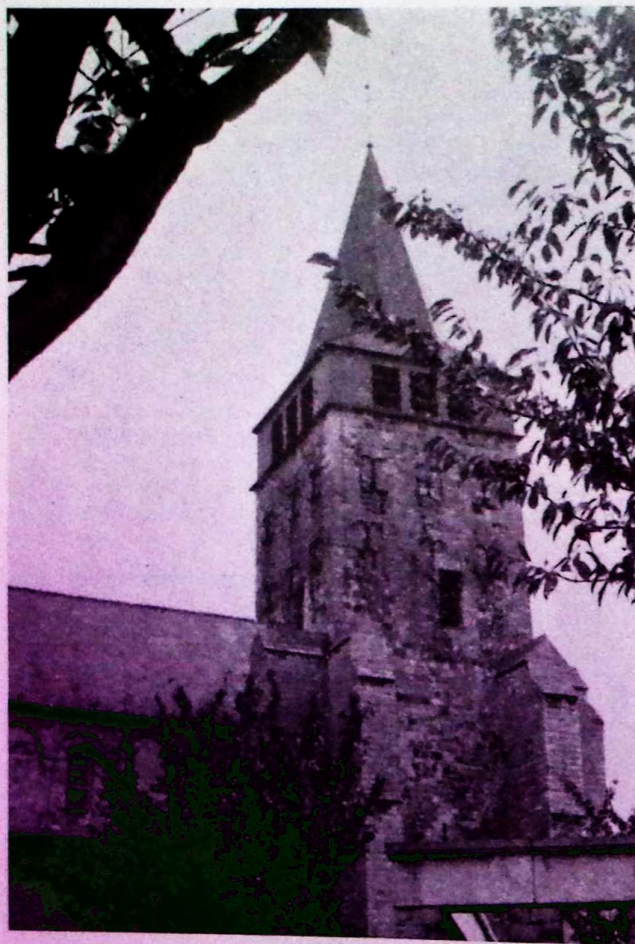
Jean CETTE.

L'église de Genappe.



L'Église et la Crypte d'Orp-le-Grand

BAIGNEE par le Petite Gette et située à une soixantaine de kilomètres de Nivelles, l'agglomération d'Orp-le-Grand repose sur un sol argileux et sablonneux.



L'édifice restauré.

L'histoire de ce coquet village brabançon n'est pas exempte de faits tragiques. Orp fut d'abord dévastée et brûlée pendant la lutte que le comte de Namur et l'évêque de Liège menèrent, en 1356, contre les ducs de Brabant, Wenceslas et Jeanne. Puis, Orp fut pillée en 1485 par les partisans du duc d'Arenberg. Au siècle suivant, nouveau malheur : en 1577, la peste s'abattait avec violence sur les habitants. Ce n'est pas tout. Le 22 septembre 1637, une nouvelle fois, le village était complètement incendié par la garnison hollandaise de Maestricht. Et quand les guerres de Louis XIV poussèrent l'envahisseur jusque dans notre Brabant wallon, Orp fut encore saccagée. Le mercredi-saint, 21 mars 1674, en pleine nuit, les sept autels de l'église, tout le mobilier, les ornements de la sacristie, les vases sacrés devinrent la proie des flammes qui atteignirent les cloches. Celles-ci bientôt s'effondraient, ainsi que le clocher sud. A ce moment, le chapitre de Fosses et l'abbaye de Tongerloos percevaient une part de la dîme sur certains terrains d'Orp. Ils se montrèrent peu favorables à intervenir dans les frais de reconstruction du sanctuaire. On attendit. Finalement, le 10 avril 1682, les paroissiens d'Orp s'adressèrent au Conseil de Brabant pour hâter la réédification de l'église, par contrainte de Fosses et de Tongerloos. Après quinze mois seulement, une première sentence favorable aux habitants était rendue, le 29 novembre 1683, confirmée — douze ans après l'incendie ! — le 28 juin 1686. Treize années plus tard, en 1699, le gros des travaux était achevé (1).

Mais, en 1940, le village, placé à égale distance entre les aérodromes de Gossoncourt et de Beauvechain, servit de cible aux Stukas de l'aviation allemande. Le 15 mai, plusieurs bombes incendiaires détruisaient notamment la belle église en style roman, l'une des plus intéressantes de la région. Construite en grès blanc, tuffeau de Lins-



Massifs piliers carrés qui soutiennent les travées de l'église.

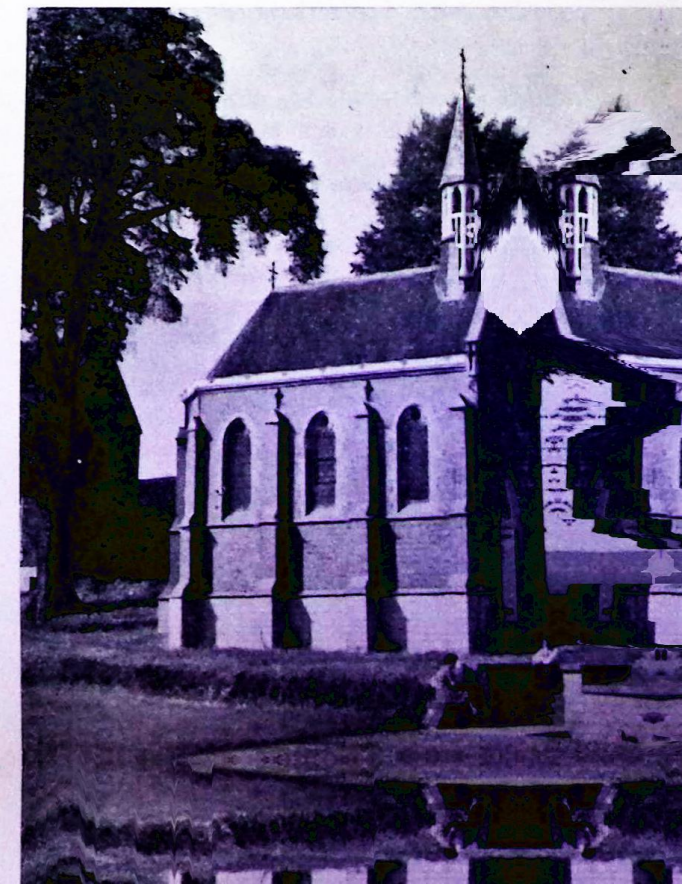
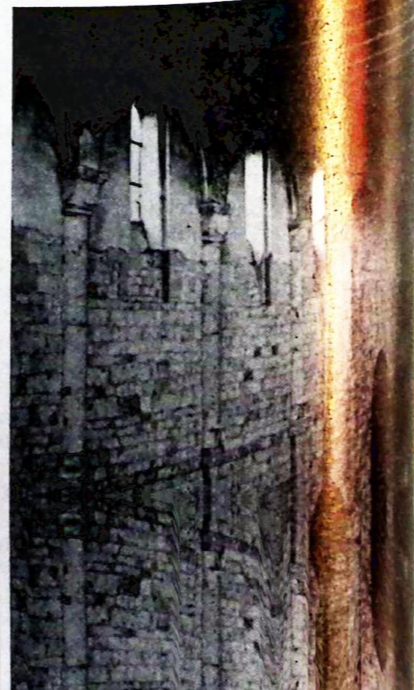
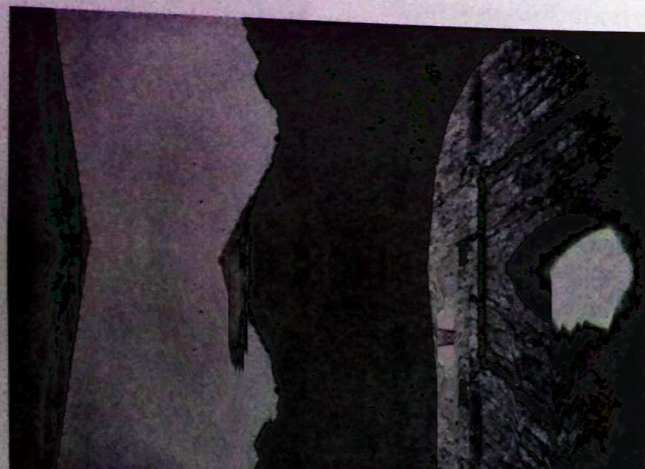
(Photo Ooms)

meu et quartzite de Tirlemont, ses murs dataient de la fin du XII^e siècle. On remarquait notamment, à l'extérieur, l'encadrement des fenêtres par des colonnettes à chapiteau cubique. Ce motif était repris, sur une plus grande échelle, à l'intérieur. « L'église actuelle avait été précédée de plusieurs édifices dont les fouilles ont permis de retracer les plans plus ou moins complets : une première église romane, construite sur un plan identique (à celle d'aujourd'hui), se trouve immédiatement sous l'édifice actuel. Les deux sanctuaires antérieurs sont légèrement désaxés; le plan de l'église primitive est resté incomplet, la plupart des fondations ayant été enlevées au cours des travaux ultérieurs. La seconde église est un édifice à trois nefs, avec transept à absidioles et tour occidentale (2). Il semble bien que le plus ancien édifice religieux remonte jusqu'au IX^e ou même VIII^e siècle, époque où Alpaïde fonda une église à Orp-le-Grand.

De l'église de 1940, il ne restait à peu près que les murs. Autel et retable monumental, stalles du chœur, revêtement en bois sculpté, magnifique chaire de vérité, confessionnaux, orgues, tout avait péri. L'architecte Vandendaele et le chanoine Lemaire, de la Commission royale des Monuments et des Sites, firent, en 1941, quelques sondages qui leur permirent de découvrir une crypte sous le pavement de l'église détruite. Ils parvinrent à dresser un plan provisoire de cette crypte, qui avait d'ailleurs été comblée après l'effondrement des voûtes, on ignore exactement à quelle

date. Une restauration provisoire du toit de l'église fut effectuée, de manière à préserver la construction des intempéries. D'octobre 1947 à juillet 1948, sous la direction de l'architecte Vandendaele et de M. Raymond Lemaire (neveu du chanoine, décédé) on répara de manière définitive la toiture. La grande nef et le jubé furent dotés de plafonds à caissons. De plus, la tour fut remise en état et le clocher recouvert d'ardoises. On renforça les murs et on reconstitua des arcs et des meneaux. Le choix avait été autrefois édifié en pierres du pays. Or, beaucoup de carrières étaient épuisées. Cependant, une veine ancienne fut découverte.

Voici, à gauche, en 1945, un aspect de la nef vu vers la façade; ci-dessous un autre aspect vers le chœur. — A droite, la nef restaurée en 1949.



La chapelle Sainte-Adèle.



Drapelet de pèlerinage d'Orp-le-Grand, œuvre du graveur J. Harrewyn Senior (fin du XVIIIe s.).

d'après les indications du professeur Kaisin. On tâtonna un peu, puis la pierre d'un jaune rosé fut mise au jour. Mais la veine n'offrait pas un matériau de qualité uniformément égale. Sur le chantier, il fallut parfois sacrifier un pourcentage assez élevé de la pierre. Heureusement, on parvint à trouver un volume suffisant pour accomplir entièrement la restauration de l'église. Quant à l'aménagement intérieur du sanctuaire, la règle adoptée fut la sobriété. Le pavement est en marbre noir. Les vitraux, sans sujets, dus à M. Michel Mertens, de Bruges, représentent des jeux de couleur. Ainsi, cet édifice, mutilé par la guerre, offre à présent aux visiteurs une physionomie admirablement rénovée. Emettons le vif souhait de voir bientôt l'édifice doté de chauffage. Le dossier se trouve au Ministère des Travaux Publics. Sans chauffage, l'église pourrait subir sans retard les premières traces de détériorations...

Nous avons dit plus haut qu'en 1941, les traces d'une crypte avaient été découvertes, sous le

La statuette de sainte Adèle habillée en chanoinesse, portée dans la procession d'octobre. (Photo : M. Delmelle)



pavement de l'église, près de l'ancienne sacristie. C'est là que des travaux effectués par le Service des Fouilles de l'Etat, sous la direction de M. J. Mertens, furent commencés en novembre 1959 et poursuivis jusqu'en janvier 1960. On dégagait un couloir d'accès qui jusque-là avait été muré. A l'heure actuelle, le travail de restauration de cette crypte, terminée par une abside à trois pans, est donc achevé : dégagement et assèchement, grâce à un procédé de pompage automatique. La crypte a douze mètres de dimension sur sept, avec trois nefs, douze travées, six piliers carrés, échancrés aux angles et qui soutenaient les voûtes. Sa forme est exceptionnelle. Du côté nord, les prospecteurs trouvèrent une autre entrée située dans la seconde travée et qui, jusque-là, était murée et dissimulée derrière une construction en pierre. La crypte est aujourd'hui accessible. Le Service des Fouilles procédera encore à quelques sondages, afin de préciser l'un ou l'autre détail des édifices plus anciens.

Disons, en terminant, qu'Orp-le-Grand se glorifie d'être le centre d'un pèlerinage très fréquenté à sainte Adèle. L'église porte d'ailleurs son nom. Née entre 620 et 650, en Hesbaye, de famille noble, Adèle prit le voile à l'abbaye de Nivelles. Après quelques années, la religieuse fut envoyée à Orp, pour y fonder un monastère, menant, en cet endroit, au dire de Gillemans, dans son *Hagiologium Brabanticum*, une vie exemplaire : *irreprehensibilis incedens*. Pareille fondation semble avoir été coutumière à cette époque. C'est Henri Pirenne, en effet, qui note : « En ces temps, de riches laïques, de pieuses femmes de l'aristocratie, les grandes familles de la région rivalisèrent de générosité au regard des monastères qui s'établissent, et leur coupèrent sans compter de beaux domaines au milieu de leurs alleus » (3). Déjà, du vivant de la moniale, des faits miraculeux s'étaient produits. Il ne reste, de ce monastère assez éphémère (peut-être jusqu'au moment de l'invasion des Normands, au IX^{me} siècle ?) aucune trace. Adèle mourut entre 700 et 720. Ses restes furent conservés à Orp. Le reliquaire existe. Il est en forme de petite chapelle en cuivre doré. Depuis longtemps sainte Adèle est invoquée en vue d'obtenir — en souvenir de la cécité dont elle aurait été frappée, mais libérée lors de son baptême — la guérison des affections des yeux. La fête de la sainte est célébrée, chaque année, le 30 juin.

Pierre GIRAUD.

- (1) Chanoine J. Kempeneers : *Sainte Adèle d'Orp et l'église romane des SS Martin et Adèle*, 1958, pp. 36 à 38.
- (2) Rapport du Service des Fouilles 1960, paru dans *Archéologie*, 1960, p. 422.
- (3) Henri Pirenne, *Histoire de Belgique*.

ARGENTEUIL...

DES centaines d'hectares boisés, en lisière de la forêt de Soignes, se déroulant sur les communes de Waterloo, Ohain et La Hulpe...

Le nom, à la résonance agréable vient des grands étangs situés au fond d'un profond valonnement, qui donnent naissance à l'Argentine, petite rivière allant en cascades vers La Hulpe.

Un certain mystère plane toujours sur la contrée... elle fut toujours murée, depuis la guerre 14, par les comtes de Meeus, qui occupèrent ainsi

les chômeurs, les soustrayant au travail forcé en Allemagne. Aussi plusieurs kilomètres de mur déroutent le curieux qui veut se rendre compte de ce qui se passe à l'intérieur.

Si pour la poste le domaine dépend de Waterloo, pour la paroisse il est du ressort de Ransbèche : un des hameaux d'Ohain.

IMMENSES PROPRIETES

Le premier château en date, est celui des comtes de Meeus d'Argenteuil; encore plus monumental que le château Cheval, son voisin de Waterloo. Il a des proportions à la mode

de l'époque. Sa façade de ciment ne plaît plus aujourd'hui malgré les quatre tours visibles de loin. Ses abords sont accessibles, il est devenu une école ménagère de l'Etat.

LE CHATEAU DU ROI LEOPOLD

Première enclave dans le domaine cité avant, il fut érigé il y a cinquante ans par le diplomate américain Tuck. Il a le genre d'une gentilhommière Louis 14. Il se prolonge d'un côté par les « communs » disposés en forme de deux cours



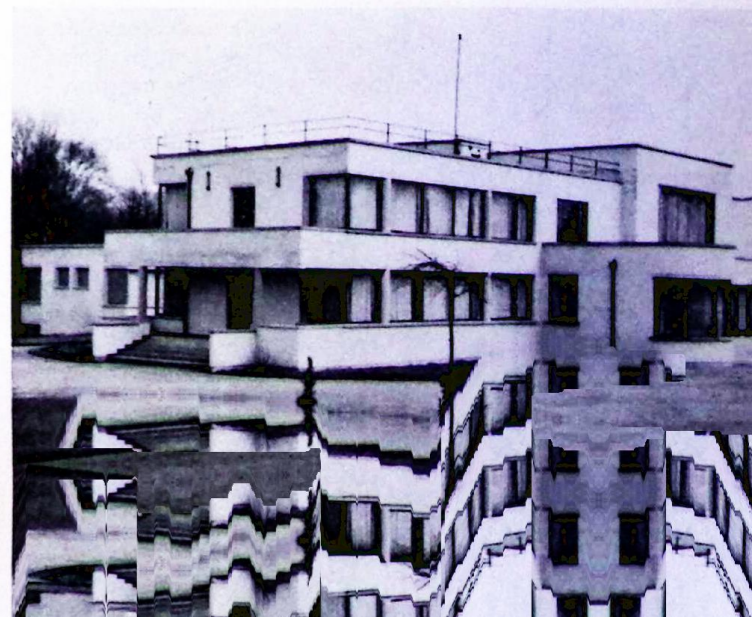
Le château d'Argenteuil devenu une école ménagère. Photos : M. Hombroeck.

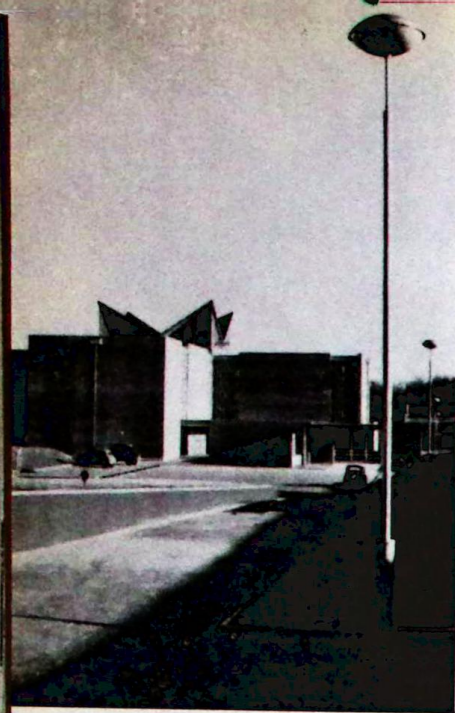
intérieures : là se trouvent les services royaux. On aperçoit de loin la construction en prenant la route vers La Hulpe au « Fonds des ails ».

CHAPELLE MUSICALE REINE ELISABETH

Située entre les deux autres propriétés, elle est d'allure plus moderne, en style cubique. Ses briques blanches et les alentours dégagés lui donnent un air plus gai. C'est là que sont hébergés chaque

La chapelle musicale Reine Elisabeth. Photo : De Sutter.





Monastère-école
de Berlaymont

année les jeunes musiciens de tous pays avant le célèbre concours Reine Elisabeth.

MONASTÈRE-ÉCOLE DE BERLAYMONT

Il suit l'autre dans la direction d'Ohain, toujours le long de la route de Mont-St-Jean. Tout récent, lui, venant du rond-

point de la rue de la Loi. Il est du style résolument « actuel » faisant penser à l'Exposition 58. Inachevé du reste; nous ne pouvons encore juger définitivement son aspect extérieur. Remarquons seulement le sommet de la chapelle (en forme de croix); il donne l'idée d'une couronne architecturale qui éclaire l'édifice par le haut, et qui somme l'ensemble des bâtiments. Un millier d'élèves vivent désormais dans ce quartier désertique auparavant.

AUTO-ROUTE

Là s'amorce aussi les travaux d'une large voie de béton qui va drainer le trafic ultérieur Bruxelles-Charleroi en évitant Waterloo. Un pont et des signaux lumineux annoncent déjà l'intense circulation prévue.

MOULIN

Avançant vers Ohain nous apercevons la ferme-modèle (où tout est rendu le plus possible automatique). C'est là qu'on vient de refaire un grand moulin de bois qu'on a déplacé de deux kilomètres, il apparaît ainsi visi-

Le moulin
d'Argenteuil

La chapelle du Couvent du Carmel.

ble de toute une région, toujours sur Argenteuil.

COUVENT DU CARMEL

Situé dans un fond, toujours plus loin vers La Hulpe, à présent. Construit, en pierres du pays, contre la forêt de Soignes, il y a quelques dizaines d'années, son architecture mérite une visite. Un gracieux portail d'entrée introduit dans le parc où l'on retrouve les splendides hêtres de la forêt au milieu de la pelouse traditionnelle... La chapelle est ouverte au public, mais le chemin de béton assez long, qui y mène à partir de la chaussée de Louvain est difficile à

Un gracieux portail d'entrée.

En bas, un clocher qu'on voit de loin.

Photos :
M. Hombroeck.



trouver. Il traverse le « désert » du Carmel; aussi, il n'y a que les convaincus qui arrivent au but : le clocher qu'on voit de loin.

L'ÉGLISE DE FER...

De nom seulement, elle fut démontée lors de la dernière guerre. Son clocher est entouré d'un important complexe de bâtiments scolaires.

Destiné aux enfants de la région. Une grande partie toujours libre va devenir le siège de l'action religieuse dans tout le Brabant wallon « centre de Pastorale ».

Le couvent est occupé par l'ordre des « aumôniers du travail » qui se consacrent dans le pays aux écoles industrielles surtout.

Sous l'église même, existe une crypte peu ordinaire : le caveau des comtes de Meeus, contenant une centaine de places...

La situation de ce groupe de bâtiments importants le long de la chaussée de Louvain en bordure de la forêt ne manque pas d'allure.

A l'intérieur de l'église, un bon tableau « crucifixion » de Portaels.

Voilà tout ce que comporte, tout ce qu'évoque le nom d'« Argenteuil ».

Abbé Chr. Hemeleers

AU MUSÉE DU CAILLOU AU VIEUX-GENAPPE

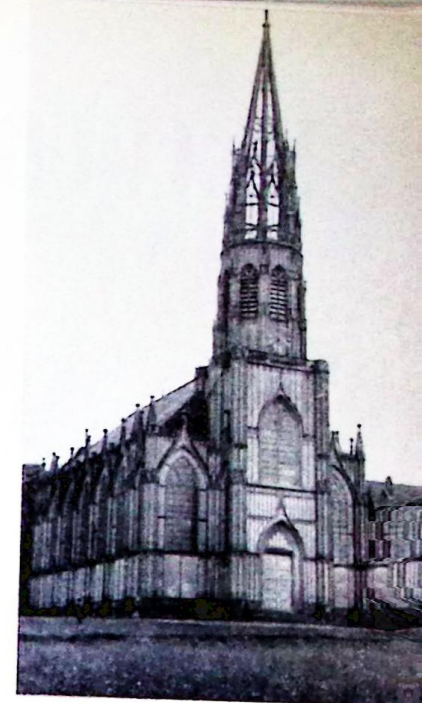
Le jeudi 11 juin dernier, MM. Théo Fleichmann, président-fondateur de la Société d'études napoléoniennes, et Maurice-Alfred Duwaerts, président, entourés des membres de leur conseil d'administration, ont accueilli au Musée du Caillou, au Vieux-Genappe, une délégation du conseil municipal de Paris, conduite par Mme Bécourt-Foch. L'ambassadeur de France et Mme Spitzmueller, accompagnés des attachés militaire et culturel, s'étaient joints à la délégation française.

Après une visite détaillée du Musée, sous la conduite de M. Fleichmann, une réception a eu lieu à l'ambassade de France en l'honneur de la délégation du conseil municipal de Paris.

Un dîner, auquel participaient Mme Bécourt-Foch, présidente de la Commission des Beaux-Arts de Paris; MM. Boisseau, conseiller; Hanse, président du conseil provincial du Brabant; Courdent et Malherbe, députés permanents; Fleichmann et Maurice Duwaerts, s'est déroulé dans le courant de la soirée à Bruxelles.

M. Duwaerts a remercié la délégation parisienne de l'attention qu'elle portait à la Société d'études napoléoniennes, tandis que Mme Bécourt-Foch, après avoir remercié les participants au dîner, a déclaré que la Belgique était une sœur que les Français aimeraient toujours.

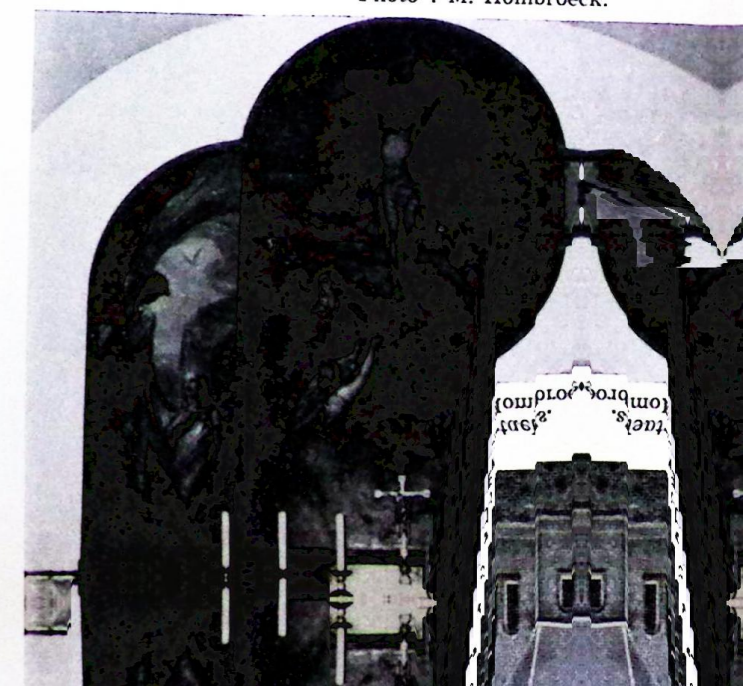
L'ancienne « église de fer » dite d'Argenteuil, le long de la chaussée de Louvain : détruite le 22 juillet 1942.



La nouvelle église construite durant la guerre, au même endroit.



Un bon tableau « Crucifixion » de Portaels.
Photo : M. Hombroeck.

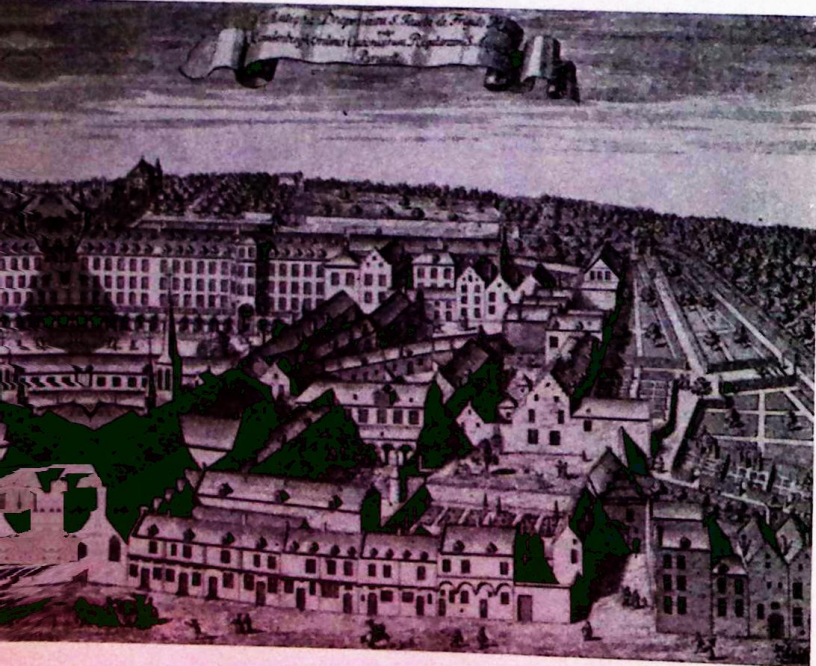


Le COUDENBERG ou FROID-MONT

à Bruxelles

AU cours des derniers temps il a été souvent question du Campanile de l'Église St-Jacques sur Coudenberg, place Royale à Bruxelles. Faut-il le laisser où doit-il disparaître ? Nous ne nous étendrons nullement à ce sujet laissant aux autorités compétentes du soin d'en décider.

Lorsqu'on contemple la façade de l'église on peut difficilement s'imaginer ce que fut ce site jadis. Il y fut construit un monastère dont il est fait mention à partir du XIe siècle et ce fut dans la seconde moitié de ce siècle que les comtes de Louvain vinrent — depuis l'île St-Géry — s'installer sur le Coudenberg d'où ils dominèrent la ville et la vallée.



L'ancienne église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg avec le couvent y attaché.

Gravure extraite du Théâtre sacré du Brabant.

Les chapelains des Comtes assumèrent la mission de desservir l'oratoire des seigneurs du Brabant. Il était dédié à saint Jacques. Le petit manoir de Coudenberg appartenant aux clôtures du manoir du Comte appartient aux Chevaliers du Temple, Godefroid III

— avant son départ pour la Croisade — leur en avait fait don.

Le « Théâtre Sacré du Brabant » auquel il nous plaît d'avoir recours souventes fois, nous montre les bâtiments du monastère du Coudenberg devenus très importants vers la fin du Moyen Age. Outre l'église ogivale il comprenait : deux grands dortoirs, cuisine, infirmerie, quartiers de l'économe, du prieur, réfectoire pourvu d'un portique, cour supérieure, cour inférieure, brasserie, le tout suivi d'un beau jardin et du prieuré (1).

Les moines y vivant en communauté n'étaient plus des templiers. Ils étaient considérés comme religieux suivant la règle de Saint-Augustin et voisinaient avec les Carmélites qui eurent leur couvent au « Borgendael », nom conservé par l'impasse entre le palais de Belle-Vue et les immeubles accolés aux deux côtés de l'église Saint-Jacques. Ce « lieu-dit » eut son histoire. On pouvait y faire tout genre de négoce sans payer d'impôts, vieille immunité qui échappait à la juridiction de la Ville et qui était habitée jadis par des négociants affranchis de toute contrainte corporative. Lors de la création de la Place, il fut expressément stipulé que ce territoire d'exception cesserait d'exister et que le magistrat de la Ville y jouirait de la même juridiction que partout ailleurs (2).

Endroit longtemps mal famé, l'on ne s'y aventurait guère sans bonne escorte.

A l'emplacement du musée Moderne désaffecté fut édifié sous Marie-Thérèse et pour Charles de Lorraine, un oratoire privé. Il était attenant au nouveau palais des Princes. La Chapelle se trouvait à la droite de l'entrée du Palais et la première pierre en fut posée par le beau-frère de Marie-Thérèse le 1er mai 1760. Elle fut fermée lors de l'invasion de Bruxelles par les Français pour être mise à la disposition des protestants par le préfet en juillet 1803.

L'ancienne Bibliothèque royale devant laquelle se trouve la statue Charles de Lorraine (3) est une restauration de l'ancien palais de Nassau.

Cette colline comportait jadis pas mal de palais et d'habitations seigneuriales. Il en reste l'ex-Bibliothèque, le palais de Nassau avec la chapelle Saint-Georges (qui fit couler pas mal d'encre et de salive) le musée Ancien, le Palais royal, le cour de Clèves, le palais des Académies.

Avant de devenir place Royale, elle fut tour à tour place des Bailles, de Lorraine (la statue de Charles de Lorraine se trouvant primitivement à l'endroit de celle de Godefroid de Bouillon) et de la Liberté (domination française).

Telle que nous la voyons aujourd'hui, l'église Saint-Jacques date du XVIIe siècle. A ce moment, plutôt dans la seconde moitié de ce siècle, on abandonna le style italo-flamand pour en revenir à un art néo-classique inspiré de la Grèce ou de Rome.

Elle rappelle le temple greco-romain par son péristyle, sa colonnade et sa voûte intérieure. Non exempte de défauts on peut la ranger sans crainte dans la catégorie d'édifices intéressants qui furent élevés chez nous à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle.

Six colonnes corinthiennes à fûts cannelés soutiennent un fronton triangulaire orné en 1852 d'une fresque sur fond d'or de Jean Portaels : « La Vierge consolatrice des Affligés » — malheureusement exposée à toutes les intempéries. Sa composition n'est pas à l'abri de critique. « La Crucifixion » et la « Croix Consolatrice » qui ornent le transept, toiles énormes, sont dues également à ce peintre (1818-1895).

Les bas-reliefs « La Naissance du Christ », « La dernière Cène » et « La Mise au Tombeau » sont des œuvres du sculpteur Gilles-Lambert Godecharle (1750-1835).

Le Chemin de Croix est formé de bas-reliefs dus au ciseau de Joseph Geefs.

A gauche, un autel dédié à N.-D. de Bois-le-Duc, vénérée sous le vocable de « Mère de Grande Douceur ». C'est l'archiduchesse Isabelle qui fit transporter cette statue de Bois-le-Duc après la prise de cette ville par le Stadhouder de Hollande, Frédéric-Henri en 1621.

La grille en fer forgé qui ferme le chœur et les chapelles latérales est un beau travail d'art qui date de la première moitié du XVIIIe siècle.

Les confessionnaux et la chaire de vérité sont de bon style Louis XIV. Ils sont ornés de têtes d'anges dont quelques-unes rappellent la manière de Cruvello.

D'autres œuvres dont certaines dignes d'intérêt entre autres saint Joseph avec l'Enfant Jésus, en marbre blanc, par Laurent Delvaux (1695-1775) datée de 1746. Elle provient de l'abbaye d'Afflighem, pour laquelle cet artiste sculpta également les statues de Saint-Martin et de Saint-Benoît, actuellement en l'église Sainte-Gudule (ou cathédrale Saint-Michel, comme on veut...).

L'inauguration de Léopold Ier sur l'escalier de Saint-Jacques.

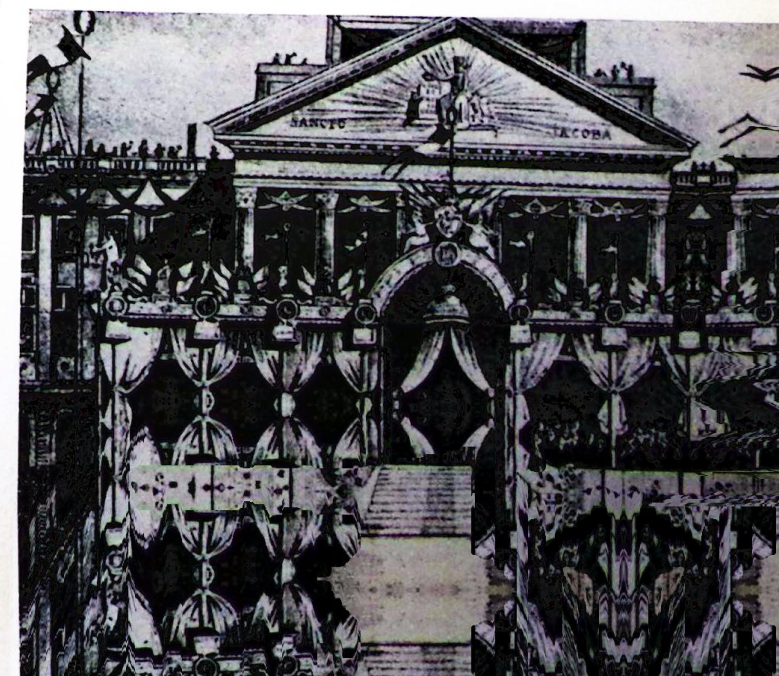
D'après Paul Lauters.

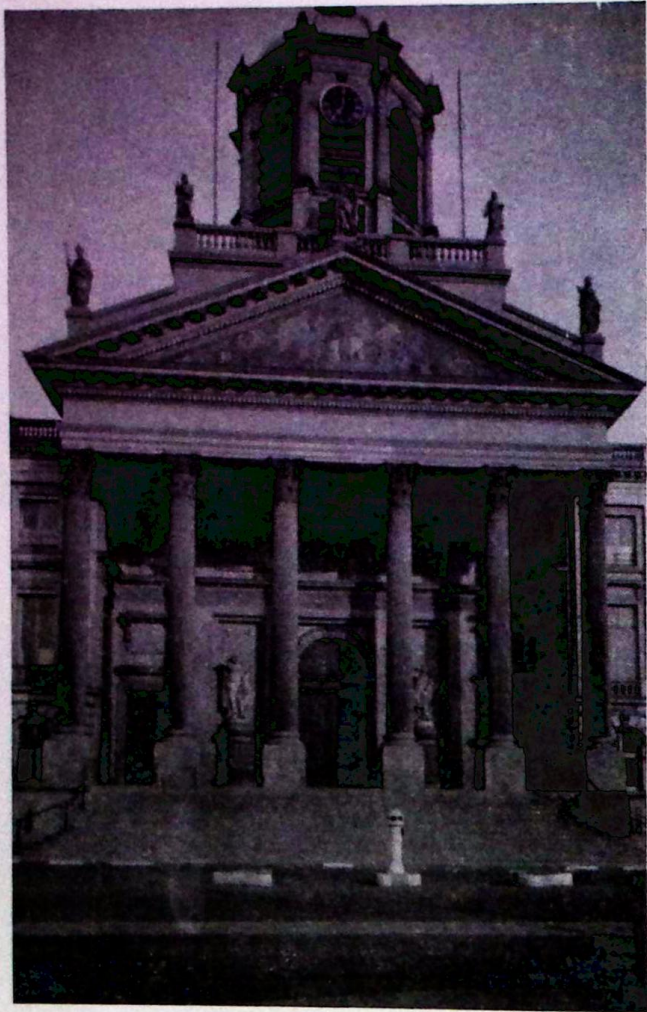


La place Royale au début du XIXe siècle avec l'arbre de la Liberté.



L'inauguration du roi Guillaume Ier.





Six colonnes corinthiennes à fûts cannelés soutiennent un fronton triangulaire, orné en 1852 d'une fresque sur fond d'or de Jean Portaels.

(Photo : A.C.L.)

La place des Bailles, devenue donc place Royale, s'étendait devant le palais des ducs de Brabant. La Cour, comme on l'appelait alors, occupait un vaste espace de terrains situé au N.-E. de la Place actuelle. Elle fut commencée sous le règne de Henri I, duc de Brabant (1190-1233) et successivement embellie et agrandie. Les dernières grandes modifications y furent apportées par les archiducs Albert et Isabelle. Un formidable incendie, au cours de la nuit du 3 au 4 février 1731, la détruisit complètement et Charles de Lorraine la releva de ses ruines. Devenu gouverneur de nos provinces, celui-ci s'installa dans le palais de Nassau, dont nous avons parlé ci-avant.

C'est en 1772, qu'il fut proposé au magistrat de Bruxelles de faire déblayer, niveler et paver la place des Bailles afin que la garde montante pût y parader. Cette esplanade devait être rectangulaire et plantée d'une double rangée d'arbres. Un autre projet, bien plus imposant, fut soumis : une véritable place, entourée de pavillons et placée au centre la statue de Charles de Lorraine, projet accepté par la cour

de Vienne ainsi que par le magistrat de Bruxelles. C'est à un architecte français, Barnabé Remy, que fut confiée l'exécution. Une place symétrique et fermée, entourée de huit pavillons séparés par des portiques fut créée. On entama les travaux en 1774 et le 17 janvier 1775, on y plaça la statue en bronze du prince Charles, fondue à Mannheim, d'après le modèle du sculpteur Pierre Verschaffelt de Gand. Cette œuvre fut donc placée avant que les constructions ne furent entamées en 1776.

Les portiques du Borgendael et de la rue de Namur furent édifiés aux frais de la Ville, tandis que celui qui s'ouvre sur la place du Musée fut exécuté aux frais du Gouvernement (1777-1780). L'ouverture vers le Parc fut fermée par une grille tandis que du côté opposé, vers la rue de la Régence, on érigea deux aubettes reliées quelque temps après, par des colonnes placées en hémicycle d'où le nom de passage des Colonnes à lui attribué jadis. Vers la montagne de la Cour on éleva deux avant-corps.

Les pavillons conçus en style Louis XVI, tous uniformes et symétriquement disposés, étant l'objet d'une servitude architectonique, aucun propriétaire n'est autorisé à les modifier. La statue de Charles de Lorraine a été renversée par les Français, fondue et transformée en monnaie. Rappelons à ce propos l'observation ironique d'un membre des Amis de l'Égalité : « le citoyen Charles devait, comme tout le monde, payer son écot à la Patrie ». Une nouvelle statue due à Louis Jehotte, fut érigée en 1848 dans les jardins précédant la Bibliothèque royale.

Le 24 août 1848, on inaugura place Royale la statue équestre de Godefroid de Bouillon, œuvre d'Eugène Simonis. Le piédestal dessiné par l'architecte Suys a été complété de deux bas-reliefs en bronze par G. De Groot et représentant l'un l'Assaut de Jérusalem, conduit par Godefroid de Bouillon qui prit la ville le 15 juillet 1099 et l'autre les Assises de Jérusalem, recueil de lois et ordonnances dont la promulgation serait erronément attribuée à Godefroid de Bouillon.

Cette description sommaire d'un lieu digne d'intérêt pourrait être complétée davantage. Chaque édifice y a son histoire.

C. DERIE DU BRUNCQUEZ.

(1) Cette gravure est reproduite également dans le Tome I, p. 392, de *Bruxelles à travers les âges*, de L. Hymans.

(2) Voir *Le Borgendael à Bruxelles dans sa lutte contre l'industrie privilégiée*, par G. DES MAREZ (Revue de l'U.L.B., 1903).

(3) Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, voulut faire de notre ville une capitale à l'instar de Vienne. C'est lui qui créa sur les hauteurs du Froid-Mont un quartier tout nouveau comprenant la place Royale, la place des Palais, le Parc avec ses rues avoisinantes.

L'abbé Michel Renard

poète humoristique et satirique

MICHEL Renard est né à Braine-l'Alleud en 1880. Après de belles études sacerdotales, il devint vicaire à l'église du Sablon à Bruxelles.

Un de ses biographes a dit : « C'était un original au grand cœur ». L'histoire suivante, qui m'a été contée par feu Omer Vanham, bourgmestre de Braine-le-Château, le confirme :

L'abbé Renard ne possédait rien tant il faisait l'aumône. Un jour, je le rencontre avec une soutane fortement élimée et, lui donnant un billet de 20 F, je lui dis d'en acheter une nouvelle. Quelques semaines plus tard, je le rencontre vêtu aussi misérablement et je lui demande s'il avait commandé un nouvel habit. « Non, me répond l'Abbé, j'ai acheté une pipe de terre et un paquet de tabac et j'ai donné le restant de l'argent aux pauvres. J'ai estimé que ma soutane peut encore résister un moment ».

Tout jeune, il s'était lié d'amitié avec Emmanuel Despret, auteur nivellois d'une quinzaine de pièces dont « On Dainé à l'Exposition » et avec l'excellent écrivain Edmond Etienne de Jodoigne; il était aussi un collaborateur assidu du périodique wallon « El Sauverdia » (Le Moineau) et avait écrit un certain nombre de chansons.

Mais, bientôt il s'adonna au genre épique. C'est là qu'il a laissé une œuvre abondante, curieuse et solide. On y relève notamment deux épopées burlesques et fortement imagées : « Les Aventures de Djean d'Nivelles, el fils dè s'père » et L'Argayon el Géant d'Nivelles » deux poèmes de quatre à cinq cents vers chacun, en plusieurs chants, ainsi que « Brainusse » commencement de l'histoire du géant qui, selon lui, fonda Braine-l'Alleud, histoire non achevée dont trois chants seulement sont terminés.

« Les Aventures de Djean d'Nivelles », sans nul doute son chef-d'œuvre, c'est l'histoire du « pu vi ome dè Nivelles »; c'est une étourdissante fantaisie en vers qui dépeint Jean comme un être à la fois héroïque et comique, rempli en même temps de qualités et de défauts. Après avoir été chassé de la maison paternelle pour avoir trop aimé la dive bouteille, il est poursuivi par « Chonchon », une vieille « macrale » aidée des diables, mais protégé par la bonne sorcière Margot qui essaye de lui faire gagner Nivelles et parvient à le réunir à Finchette qu'il aime. Mais il a promis de faire la route sans se retourner sur celle-ci, promesse qu'il ne sait pas tenir et alors il est changé en cuivre.

Et Michel Renard explique sa présence au clocher de l'église Sainte-Gertrude en disant que des bons Nivellois l'ont trouvé sur la route et l'ont planté sur le clocher où, chaque jour, il devient plus vieux d'un nouveau jour.

Des expressions un peu réalistes employées dans ses chants ont valu à Renard les foudres des autorités ecclésiastiques qui l'ont obligé à apporter certaines rectifications à ses récits, notamment aux deux derniers vers de son édition initiale de « L'Argayon » qui disaient en substance que « si son papier n'est pas bon pour lire, il est néanmoins bon pour la toilette ».

N'empêche que Léopold II avait, à titre d'excellent écrivain dialectal, fait de Renard un chevalier de l'ordre de Léopold.

Il mourut à Braine-l'Alleud en 1901.

La ville de Nivelles a donné son nom à l'une de ses artères.

MIYIEN DEL ROQUETTE.

VISAGES



Panorama de Diest avec clocher...

**J' la douce vie des petites villes,
Anciens joyaux perdus au cœur du vert pays,
Vivant au jour le jour, sans crainte et sans souci,
Loin du tumulte fou et des rumeurs futiles.**

Comme des vieilles qui, dans leurs songes tranquilles,
Pensent aux joies des années de jadis,
Elles rêvent encor de plaisirs et de bruit,
Au beau temps d'une cour et aux succès faciles.

Sur les hauts toits poudreux des maisons de poupée,
Les cloches font tomber leurs notes argentines,
Comme une boîte à musique, au ciel bleu cachée.

Quand j'écoute leurs voix se perdre dans le soir,
C'est pour moi la chanson qui répète, câline,
Que malgré les revers, il faut garder espoir.

G. GROMY.



« Paysage avec roue rouge »
par Klitsch Peter



« Image vénérée »
par Neuwirth Arnulf



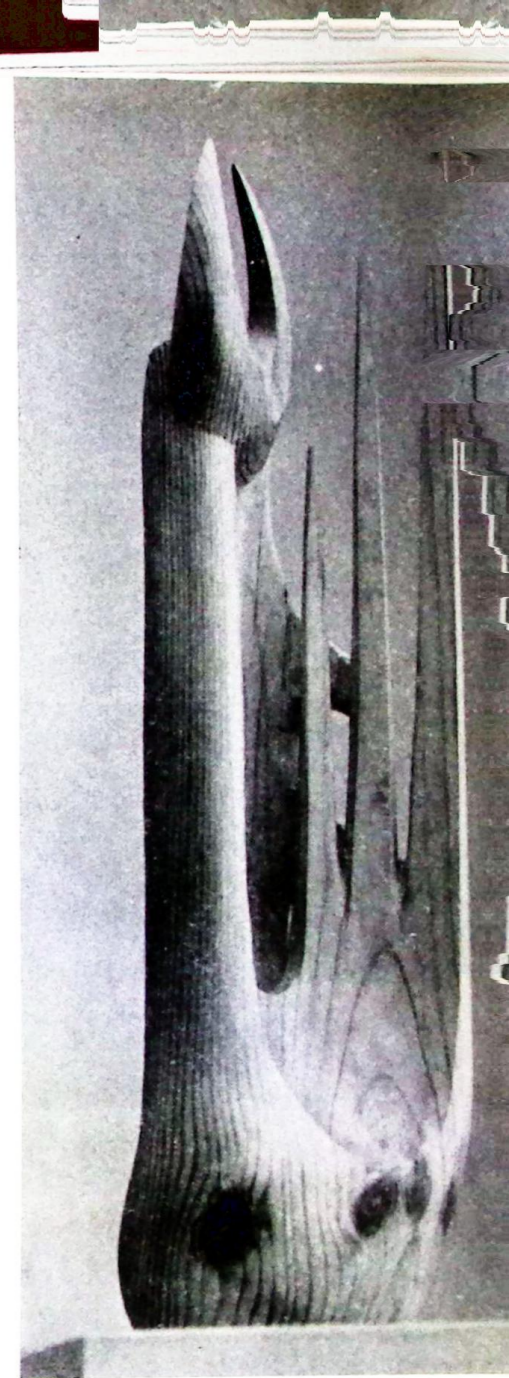
« Corbeaux dans la neige » par Schutz Leinfellner Theresia

L'ART MODERNE

Il y a trois ans, un certain nombre d'œuvres d'art choisies dans toutes les époques de l'histoire de l'art de la Basse-Autriche ont été présentées, dans le magnifique hôtel de ville de Bruxelles, au public belge lors d'une exposition très représentative. Réciproquement, en 1963, les métiers d'art du Brabant furent accueillis au Landesmuseum de Vienne. Le 15 mai dernier, les Autrichiens nous ont offert une autre exposition afin de témoigner de la situation artistique actuelle de l'état fédéral. Un copieux inventaire présenta une diversité de disciplines, tant figuratives qu'abstraites, une diversité de styles et de techniques qui n'ont certainement pas manqué d'évoquer aux yeux des amateurs, l'incontestable gentillesse du peuple du Danube, la pittoresque rue des faubourgs, le sentier de forêt.

EN BASSE - AUTRICHE

Franz Bilko, avec sa « Fleur Merveilleuse » nous ouvre d'autres horizons, tout autant que Coufal Franz-Anton et son « Portrait d'un Savant », que « l'Amoureux » du même artiste, que l'image privilégiée « soir d'hiver » de Hans Essinger. L'étrange cathédrale de Mathias Hietz à elle seule est vraiment surprenante. N'oublions surtout pas de citer le « Paysage avec roue rouge » de Kaulfersch Franz, « l'Image vénérée » d'Arnulf Neuwirth, « les Forces rythmiques en lutte » de Walenta et « les Corbeaux dans la neige » de Schutz. Le présent a prolongé les traditions du passé et l'exposition a bien reflété les multiples aspects de ce pays qui ne cesse jamais d'être fascinant et qui témoigne d'un épanouissement artistique qui se nourrit de la sève de ce pays de culture.

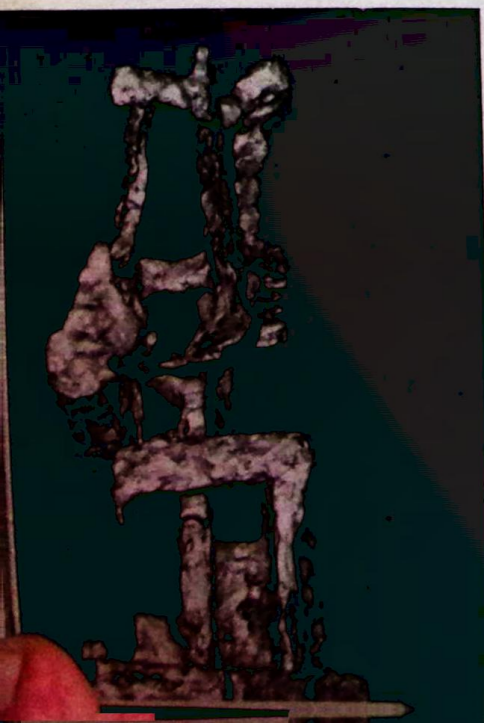


« Cathédrale » (Bois) par Hietz Mathias

← « Fleur merveilleuse » un crayon
de Bilko Frantz

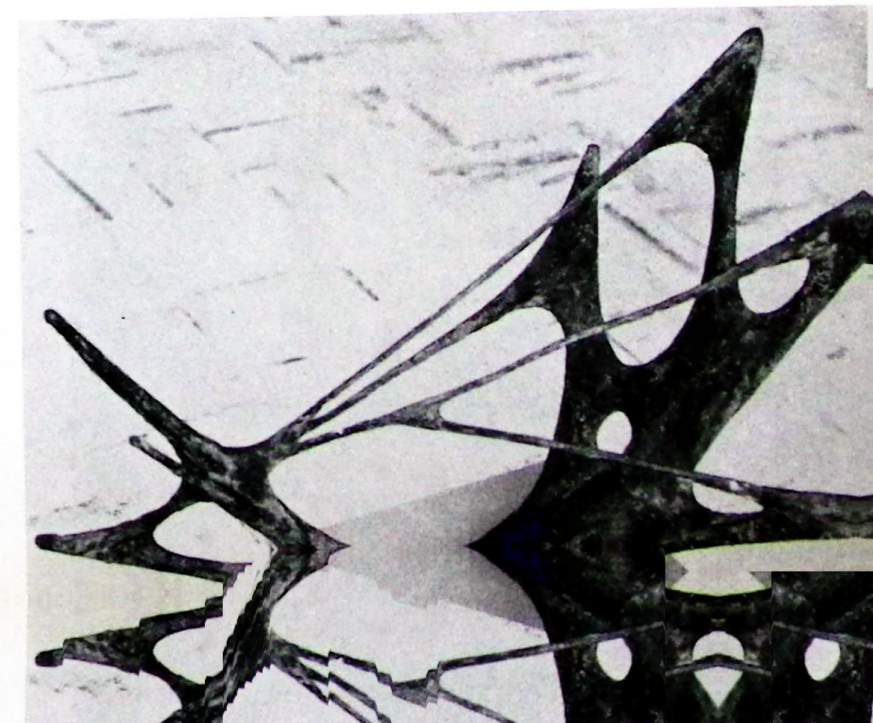
« Forces rythmiques en lutte » (Bronze)
par Walenta Herman Drosendorf

Photos : M. Hombroeck.



« Portrait
d'un savant »
(Bronze)
par Cerny Alfred

« Amoureux »
(Bronze)
par Coufal
Franz-Anton



CHAUMONT - GISTOUX

*Le plus beau coin des Ardennes Brabançonnnes.
Chaumont et Gistoux ont ceci de commun :
une topographie variée et pittoresque à souhait.
Leur beauté se confond, se complète.*



C'EST le soir.....
Quand la paix du soir venue
Sur les monts chauves,
Sur les bruyères mauves
S'incline pensive la nue...

TANT de beauté s'étale avec splendeur
Qu'on sent planer une allégresse douce !
Un frisson vous prend une secousse
Et ce frisson vient du cœur !...

PARFOIS à la vesprée
J'écoute les clochers se cherchant dans
[le soir
Et semant l'Espoir
A toute volée...

CE soir-là je reviens plus léger, plus serein,
Je souris à tous ceux que je croise en chemin.
... La cloche a des échos d'éternité
Elle allume en nous un peu de clarté...
L'âme sent moins sa chaîne
Et devient plus humaine.

CHAUMONT et Gistoux...
Vocables bien doux
Evocateurs de chemins creux, de serpolet
Où les amoureux se quittent à regret
Semant au gré des brises
Les baisers de lèvres éprises...

CHAUMONT-Gistoux.
... Jeune ou mûri par l'âge
On garde au cœur la paix de ton visage
On la conserve avec un soin jaloux !
L'Enchantement de ton décor
Est fait de bijoux merveilleux !
Il moissonne pour nos yeux
Tant de gerbes d'or...
O Béatitude !
Une plénitude



De bien-être
Nous pénétre
Quand l'âme communie à tous ces trésors !

L. GAUTHIER.



Nos services publient :

Roman Pays de Brabant

UN des buts principaux, sinon le seul, de notre revue, est de mettre à la disposition du public, tous les renseignements qui touchent aux sites et aux monuments de notre belle province, de leur apporter de nouvelles promesses de joie par l'épanouissement d'un tourisme intégral.

Notre Brabant, cette terre de synthèse si riche en sites pittoresques, si féconde en imprévus, offre par la consultation des dépliantes que nous avons publiés, plus d'une évasion salutaire, plus d'une distraction méritée.

On peut se les procurer, gratuitement, à notre bureau d'accueil, 2, rue Saint-Jean à Bruxelles. Leur documentation est illustrée d'une façon vraiment exquise. Ils tiennent, par surcroît, si peu de place dans une bibliothèque...

Ces dépliantes sont intitulés : le premier « *Le long de la 430* » qui met en valeur toute la région située entre Bruxelles et Villers-la-Ville; le second « *Au-delà de la N 3* » qui fouille tout le district situé au nord du grand axe routier Bruxelles-Liège; le troisième « *Voici ce que vous cherchez* » qui concrétise les beautés d'une partie du Brabant wallon; le quatrième « *Environs de Bruxelles* » qui invite à découvrir le Brabant de Pierre Bruegel et la terre bénie des hommes, celle d'Erasmus; enfin le cinquième « *Roman pays de Brabant* » effectue un pèlerinage dans ce pays « *onduleux, varié, lumineux* » pour Victor Hugo, dans ce pays de plaines, de belles cultures, de vallées capricieuses comme celle de la Lasne, de carrières renommées, de sites émouvants, tels les ruines de l'Abbaye de Villers ou « *la morne plaine* » de Waterloo.

Roman pays de Brabant, pays de souvenirs, de légendes, de rêveries où l'on ne se lasse jamais de se promener et d'être ému.

Parler de ce vieux Roman pays ou païs de Brabant c'est bien sûr parler d'abord de Nivelles, sa capitale, l'une des plus anciennes marches de la Gaule. Evoquer Nivelles, c'est tout naturellement évoquer le souvenir impérissable de sainte Gertrude et l'histoire glorieuse de son abbaye liée étroitement à celle de la ville, berceau de la dynastie carolingienne. Et comme l'écrivait si justement Dumont-Wilden, « *On ne peut faire cent pas sans soulever la poussière de l'histoire* ». Et quelle Histoire. Grandiose, éloquente, sinistre, captivante mais toujours pleine de foi dans ses destinées. Car il avait raison le poète qui chantait, avec Charles Gheude, dans son œuvre « *A mon Roman Pays, tout le Brabant Wallon* » :

LE CINQUIÈME
DEPLIANT

NIVELLES

A toi d'abord, la capitale
Des bonnes gens de mon pays
A toi dont la collégiale
Garde la race en ses débris

.....
Oui, tu renaîtras de tes cendres
Ville qui rit, ville de Jean
Et libre, tu pourras épandre
La gaîté, l'air de tes penchants...

« La morne plaine » de Waterloo est, elle aussi, un lieu de pèlerinage pour les touristes hantés du passé. Le quartier général de Wellington qui abrite un musée dédié au commandant en chef de l'armée des Pays-Bas (et où sont rassemblés divers objets se rapportant à la bataille du 18 juin 1815 dont la jambe de bois de Lord Uxbridge, la table de travail et le lit du duc de Wellington), la ferme de Mont-Saint-Jean (l'ambulance des anglais au cours du carnage), le monument élevé en 1914 à la mémoire des Belges morts à Waterloo, la ferme de la Papelette qui fut le théâtre de sanglantes mêlées et qui fut reconstruite en 1860, tous ces monuments sont des témoignages caractéristiques du jour où fut décidé le sort de l'Europe.

Un des sites les plus extraordinaires et les plus déroutants du roman pays de Brabant est incontestablement, Villers-la-Ville, où se faufile la Thyle. Les ruines grandioses de sa célèbre abbaye cistercienne fondée en 1146 par saint Bernard, abbé de Clairvaux, sont vraiment remarquables à maints égards et forment un ensemble unique en Belgique. L'église abbatiale, le cloître, d'inspiration romane et qui abrite un petit musée lapidaire, le palais abbatial, contribuent au renom d'un passé prestigieux.

D. VAN OORLE

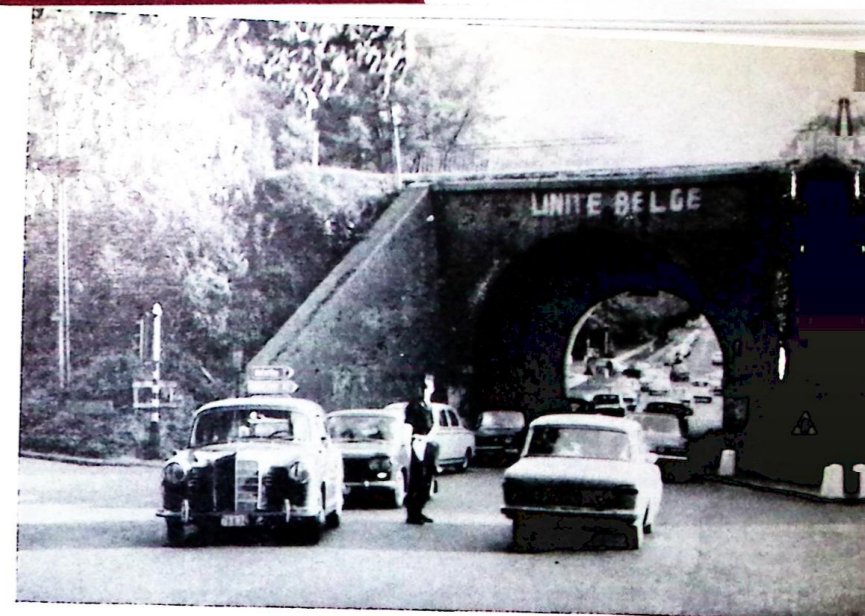
Matin brabançon

IMMENSE accordéon, le jour s'est déployé
Et l'on entend chanter les toitures mouillées.
Les pigeons font pleuvoir d'incertaines clartés.
L'univers est pareil à un miroir sans tain.
Où luisent les tracés de mystérieux chemins.
Et si j'approche à pas prudents de la croisée,
J'aperçois le bonheur marchant dans le jardin.

Maurice CAREME.

LE 8 juillet prochain, à 11 heures, sera inaugurée officiellement la route provinciale reliant le pont de Groenendael à La Hulpe.

Ce tronçon étant terminé, l'axe touristique important du Brabant, allant de la place Louise aux ruines de Villers-la-Ville, permettra aux nombreux automobilistes de se répandre partout dans cette magnifique région.



CEPENDANT, il reste que le pont du chemin de fer enjambant la route de l'Etat allant de Mont-St-Jean à Malines par les Quatre-Bras (Kraainem) est d'une étroitesse telle qu'il forme un étranglement à la circulation intense (voir photos).

QU'ATTEND le Fonds des Routes pour faire sauter ce bouchon? Il est vrai que le pont appartient à la S.N.C.B., cette dernière ne dépendant pas du même ministre peut s'opposer au travail. Faudra-t-il réunir sur place MM. Boby et Bertrand pour que les usagers de la route obtiennent enfin satisfaction?



DOMAINE PROVINCIAL DE HUIZINGEN

LE PROGRAMME DES FETES DE LA SAISON 1964

Dimanche 5 juillet. — Fête de natation et match de Water-Polo organisés par la Nage de St-Gilles. **Concerts** : 15 h : Fanfare royale « Sint-Jozef » Linden; 16 h : Fanfare royale « Orpheus » Korbeek-Lo; 17 h : Fanfare royale « La Concorde » Wauthier-Braine.

Dimanche 12 juillet. — 15 h : Rencontre d'athlétisme organisé par Olympic Essenbeek-Hal. **Concerts** : 15 h : Fanfare « Volharding » Kessel-Lo; 17 h : Fanfare « Saint-Laurent » Haut-Ittre.

Dimanche 19 juillet. — 15 h : Rencontre d'athlétisme organisée par Atletiek Club de Vilvorde. **Concerts** : 15 h : Fanfare Royale « Les Amis de la Joie » Enines; 17 h : Fanfare Royale et Communale « Ste-Cécile » Saintes.

Mardi 21 juillet. — **Concerts** : 15 h : Fanfare Royale « St-Martinus » Kester; 16 h : Fanfare Royale « De Vrijheidsvrienden » Huizingen; 17 h : Fanfare Royale « St-Cécilia » Pepingen.

Dimanche 26 juillet. — 15 h : Championnat du Brabant (cyclisme) pour concours amateurs Fédération Belge des Sports amateurs. **Concerts** : 15 h : Harmonie « Prosper Van Langendonck » Kessel-Lo. 16 h : Royal Orchestre Symphonique d'Auderghem; 17 h : Fanfare « Vreugdegalm » Drieslinter.

Dimanche 2 août. — **Concerts** : 15 h : Société « De Ware Vrienden » Tremelo; 16 h : Fanfare « St-Cécile » Beert-Bellingen; 17 h : Fanfare « Willen is Kunnen » Pellenberg-Dorp.

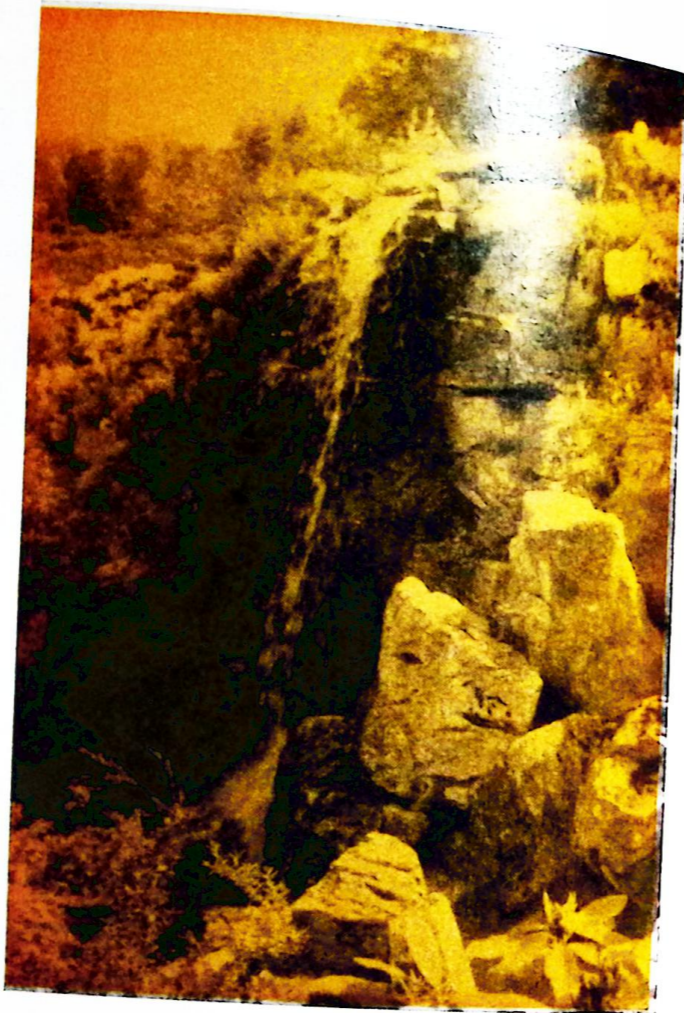
Dimanche 9 août. — 15 h : Fanfare « St-Cécilia » Leerbeek; 17 h : Fanfare Royale « Concordia » Ottignies.

Samedi 15 août. — 15 h : Match de football organisé par l'Entente Glimoise de Glimmes. **Concerts** : 15 h : Soc. Royale des Fanfares « Alliance » Nethen; 17 h : Fanfare « Kunst en Vermaak » Lovenjoul.

Dimanche 16 août. — **Concerts** : 15 h : Fanfare Royale « St-Cécilia » Muzikale Weergalm » Linden; 16 h : Fanfare « De Theobalduszonen » Bogaarden.



Le jardin alpestre de Huizingen est unique en Belgique et peut-être même en Europe.



Une des nombreuses cascades.

Dimanche 23 août. — 15 h : Manifestation nautique organisée par le Cercle des Régates de Bruxelles. **Concerts** : 15 h : Société « La Renaissance » Neer-Heylisse; 17 h : Harmonie « A.D.M. » Tubize.

Dimanche 30 août. — 15 h : Festival Sportif organisé par B.J.B. Leuven. **Concerts** : 15 h : Fanfare « St-Barbe en St-Laurent » Dongelberg; 17 h : Harmonie Royale « Les Mélomanes de la Grande Ghete » Hoegaarden.

Dimanche 6 septembre. — 15 h : Fête de natation organisée par le Cercle Royal de Natation de Schaerbeek; 15 h : Rencontre internationale d'athlétisme organisée par L.F. B.A.; **Concerts** : 15 h : Fanfare Royale « De Ware Broeders » Herfelingen; 17 h : Fanfare Communale « St-Martin » Tourinnes la Crosse.

NOTULES

TRADITIONS POPULAIRES LES SOBRIQUETS

NOTULES

DANS les campagnes et même chez les ouvriers des villes, la manie des sobriquets est presque générale; un ridicule, un défaut corporel, une prétention déplacée, un mot échappé maladroitement, une circonstance fortuite telle qu'un voyage extraordinaire, suffisent pour projeter sur un homme un qualificatif qui vient effacer son nom.

Heureux encore le porteur d'un sobriquet, quand l'épithète dont on l'a gratifié n'est pas ignoble ou infamante. Heureux surtout quand ses fils et les enfants de ses fils ne sont pas condamnés à recevoir et à transmettre à leur tour ce burlesque et triste équipage. Quelle liste immense et curieuse on formerait avec les sobriquets et les surnoms, qu'à toutes les époques, non seulement les hommes, mais les partis, les villes en rivalité, se sont jetés à la face, pour se rendre odieux ou ridicules.

Pour les villes ces surnoms se puisaient tantôt dans un défaut dominant, une habitude bizarre, propres à ces endroits; tantôt dans quelque aventure prêtant à rire; tantôt dans la prétention à une supériorité que rien ne justifiait; enfin nombre d'entre eux sont venus par suite de l'art, de l'industrie, des occupations habituelles, auxquelles se livrait la population.

Il n'y a presque pas de villes en Belgique qui ne jouissent d'un surnom qui lui est propre, surnom qui, presque partout date de la plus haute antiquité et que les siècles ont en quelque sorte annexé, comme nom de baptême à la dénomination topographique.

En fait de sobriquets, les habitants de Bruxelles, sont des plus riches. Les gens de la capitale n'ont pas moins de cinq surnoms, si nous tenons compte des « ketjes » et des « Tonneklinkers ».

L'un de ces derniers est uniquement l'apanage de la jeunesse. Le « ketje », c'est le « titi » parisien. Certains donnent un sens assez péjoratif à ce mot, qu'ils traduisent par petit voyou, alors que d'autres le voient sous l'aspect d'un gamin des rues, fort déluré, frondeur, dont les propos et les répliques — celles-ci parfois assez vertes — jaillissent de source, d'un esprit éveillé sans être foncièrement mauvais.

Nous ne citons que pour mémoire, les « Tonneklinkers », dont le terme s'applique aux « clochards » qui, armés d'une boîte à conserve, vont à la remorque des charrettes de brasserie, pour vider jusqu'à la lie les fûts contenant encore un restant de bière...

A certaine époque, les Bruxellois auraient été des « Apendrillers ». Voici d'après le « Nieuwe Klugt Almanak » pour l'an VII de la République, le motif de cette curieuse appellation :

« Un soir à minuit deux vieux bourgeois étaient de garde à la tour du Wollendries, qui s'élevait près de la rue aux Laines. Quel ne fut pas leur effroi en voyant tout à coup pénétrer dans le corps de garde un être étrange et tout velu. Devant cette apparition diabolique, les bourgeois horrifiés s'enfuirent et ce ne fut qu'au matin qu'ils osèrent avvertir leur chef de cette intrusion. Un diable dans la tour ? On alla voir et que trouva-t-on ? Un grand singe béatement installé devant l'autel, singe qui appartenait au comte d'Egmont, dont l'hôtel touchait au rempart.

« Apendrillers », c'est-à-dire « Gens qui tremblent

devant un singe » fut le sobriquet que cette aventure valut aux Bruxellois.

Un autre surnom n'a pas encore trouvé son origine exacte. Il s'agit de celui de « Breynloose Torenbauwers » qui peut se traduire par « Constructeurs de tours, sans cervelle ». Ici, la virgule a son importance car ce sont bien les constructeurs qui sont sans cervelle et non pas les tours. Est-ce parce que les tours carrées de Sainte-Gudule, terminées en 1490 par une plate-forme entourée de créneaux, sont restées inachevées ? Est-ce parce que la tour de l'église Saint-Nicolas s'écroula le 25 juillet 1714 pour avoir été mal restaurée après le bombardement d'août 1695 ?

Est-ce enfin parce que la flèche de l'hôtel de ville ne se trouve pas exactement au centre du monument, ou, aussi parce que le porche ne se trouve pas, dans l'axe de la tour ? Qui nous le dira ?

Mais le sobriquet que chacun connaît — même à l'étranger —, et dont les Bruxellois ne sont pas peu fiers, c'est celui de « Kiekefretters ».

Ici encore les auteurs ne sont pas d'accord sur l'incident qui leur valut ce certificat de gourmandise. Selon les uns, il serait né en 1388, lors de la destruction du château de Gaesbeek par les Bruxellois, furieux de l'assassinat de leur héros, Everard 't Serclaes. Les assiégeants, avant de partir, n'avaient pas négligé leur estomac. Ils s'étaient nantis de force victuailles, surtout de poulets rôtis qui étaient leur mets favoris. L'incident leur valut ce sobriquet.

Les autres font remonter à 1371 leur savoureux blasonnement.

Ils racontent que cinq cents chevaliers bruxellois, commandés par leur duc Wenceslas, se rendirent à la bataille de Bastweiler, au pays de Juliers, en 1371, munis chacun d'un poulet, afin de faire bonne collation après la victoire, qu'ils étaient sûrs d'obtenir ; mais ils furent défaits et la chose ayant été ébruitée, il en résulta le surnom en question pour tous leurs compatriotes.

Quoi qu'il en soit, l'immense consommation de galinacés que l'on fait dans la capitale, semble légitimer cette dénomination toute gastronomique.

D.V.O.

BRABANT

Le poète Charles Conrardy, aujourd'hui disparu, fut grièvement blessé au front belge en 1914. Pendant une longue convalescence, en Angleterre, il dédia un nostalgique souvenir au Brabant :

NON, que l'exil me blesse après des ans de doutes,
ou que la nostalgie étreigne mon cœur mort
j'irais toujours joyeux, voyager sur tes routes,
en rêve je verrais mourir tes couchants d'or.

ET, si je dois dormir sur la terre étrangère
sans avoir pu te voir une dernière fois
mon âme gardera, ô Brabant, la légère
et divine beauté de tes jours d'autrefois.

Le « confort » le long des autoroutes allemandes

Le long du réseau routier allemand, dont la longueur dépasse actuellement trois mille kilomètres, les usagers disposent de quatre-vingt-huit restaurants, dont la plupart disposent d'une hôtellerie, vingt-six autres étant par ailleurs en cours de construction et quarante-six en projet.

Cent vingt-neuf stations-service ont été également installées, si bien que, en moyenne, un automobiliste peut faire le plein tous les quarante kilomètres et se ravitailler lui-même tous les septante kilomètres.

Ces réalisations, financées par les différents Länder pour le compte de l'Etat fédéral, entraînent des investissements annuels d'environ 35 millions de D.M. Elles sont à l'heure fort utiles, car en 1962, quelque 249.000 automobilistes ont passé la nuit dans les hôtelleries routières.

Un des plus récemment installés en motel, celui de Heimberg, sur l'autoroute Berlin-Hof-Munich, est le huitième motel, de Bavière. Il compte six chambres à un lit et neuf chambres à deux lits; quinze lits supplémentaires peuvent être ajoutés en saison. Toutes les chambres à deux lits sont équipées d'une salle de bain, de douches et de w.c. particuliers.

Inauguration le 8 juillet de la route provinciale reliant le pont de Groenendael à La Hulpe.

Le 8 juillet prochain sera inaugurée la route provinciale reliant le pont de Groenendael à La Hulpe. Les automobilistes de passage devront faire preuve d'une grande prudence et d'une courtoisie certaine envers les usagers locaux car cette route vers le Brabant wallon sera très roulante.

Ainsi que nous le signalons, d'autre part, les autorités se sont fixé rendez-vous à La Hulpe pour procéder à cette inauguration.

Curiosités touristiques : « La balance des sorcières ».

Oudewater, une des plus anciennes villes de la vieille Hollande (située entre Gouda et Utrecht) a gardé nombre de gracieux édifices de la Renaissance hollandaise, entre autres le « Poids Public » qui, avec sa fameuse Balance des Sorcières, est une curiosité unique en Europe. C'est, en effet, sur cette balance qu'aux siècles passés étaient pesées les personnes suspectes de commerce avec les puissances de l'enfer. La croyance du temps voulait que les sorcières qui enfourchaient leur balai pour se rendre au sabbat fussent dépourvues de poids. Aussi, lorsque le poids accusé par l'aiguille n'avait rien d'anormal par rapport à la taille et à la corpulence de la personne soupçonnée, les édiles d'Oudewater concluaient que la suspicion n'était pas fondée.

La Balance des Sorcières apporta une contribution efficace à la lutte contre une superstition cruelle qui fit plus d'un million de victimes.

On venait de très loin à Oudewater pour s'y faire délivrer un précieux certificat de pesage. Aujourd'hui encore, les nombreux touristes qui passent sur la balance, reçoivent, comme l'accusé d'autrefois, en descendant du plateau, un certificat officiel qui, une fois pour toutes, les lave du soupçon d'entretenir des relations coupables avec les esprits infernaux...

Composition automatique des journaux.

Depuis 1963, un nouveau procédé de composition est en train de faire la conquête des journaux américains.

Le nouveau processus fonctionne de la façon suivante : le texte fourni par les rédacteurs et les instructions de composition sont dactylographiés sur une machine à écrire spéciale qui produit simultanément une bande perforée reprenant ces divers éléments sous une forme codifiée. Celle-ci est introduite dans l'ordinateur IBM 1620.

Guidé par un programme spécialement mis au point pour ce genre de travail, l'ordinateur, grâce à sa vaste mémoire et à sa rapidité de calcul, élabore toutes les instructions de composition et les perforé dans une nouvelle bande de papier qui commande automatiquement la linotype. Un dispositif spécial donne la possibilité de connecter directement l'ordinateur à une série de linotypes, assurant ainsi un automatisme complet à l'opérateur.

Suivant la spécification du matériel utilisé, on arrive de la sorte à composer de 4.000 à 12.000 lignes à l'heure. Des années de recherches ont été nécessaires pour mettre au point cette nouvelle technique qui apporte les avantages suivants : gain de temps et réduction du prix de revient; plus grande souplesse dans l'insertion des nouvelles de dernière minute grâce à l'accélération de la mise en page, compacité plus grande du texte résultant d'un calcul beaucoup plus précis de la justification.

Cercle Pégase

Les excursions pédestres. — Dimanche 5 juillet 1964 : Réunion à 9 h 30, Place Rouppe. Départ à 9 h 45, pour Zuun, arrivée à 10 h 08, Château de Nieuwenhove, Château Coloma, Leeuw-St-Pierre, Berchem-Saint-Laurent, Château de Gaasbeek (P.-N.); Ferme 't Hof Tropteken, Elingen, 't Hof te Patbeek, 't Hof te Kwadebeek, 't Hof te Nattebruck, Verband Hof, Goick, 18 km. Retour en tram vicinal. Pilote : M. R. Porta.

Pour rejoindre au P.-N. : Tram L. Place Rouppe à 12 h 08 pour Gaasbeek.

Ségrégation routière.

La ségrégation verticale entre automobilistes et piétons sera la principale caractéristique de Cumbernauld (Ecosse), la première ville de Grande-Bretagne à être construite sur plusieurs niveaux. Les urbanistes ont prévu que cette nouvelle ville comprendra au « rez-de-chaussée » des rues réservées exclusivement aux véhicules et dépourvues de trottoirs. Les piétons se déplaceront le long des passages supérieurs, libres de toute circulation automobile, auxquels ils pourront accéder par des ascenseurs, des « escalators » et des escaliers.

D'autre part, une ville nouvelle qui connaîtra également la ségrégation routière sera construite sur l'emplacement de l'ancien aéroport de Croydon, près de Londres. La sécurité des enfants sera le principal souci des urbanistes. Le chemin de l'école ne traversera aucune rue; il n'en longera même pas une seule. Les bâtiments seront construits le long d'impasses et les piétons emprunteront des chemins traversant cours et parcs.

Le fonds « Georgette Demol »

Le comité d'administration de l'œuvre post-scolaire « Les Grillons », à Jette, a décidé la création d'un fonds, portant le nom de Georgette Demol, une des membres-fondatrices du groupement, décédée il y a un an.

Le comité des « Grillons » souhaite de cette manière commémorer le nom d'un de ses membres les plus actifs.

Le fonds « Georgette Demol » permettra à un enfant de bénéficier gratuitement d'un séjour en colonie de vacances, et ce chaque année. Cet enfant devra être désigné comme particulièrement intéressant, par la direction de l'école. Cette année, l'école bénéficiaire sera l'école communale n° 5, rue Esseghem, où feu Madame Demol était institutrice depuis 1939 jusqu'à son décès en juin 1963.

Les pavillons de camping et le fisc.

Il résulte de la réponse du ministre Dequea à une question parlementaire que les habitations de vacances et les pavillons de camping érigés sur des terrains de camping ne peuvent en aucun cas, en ce qui concerne la question de principe de leur impossibilité au précompte immobilier, être soumis à un autre régime que celui appliqué à des constructions semblables, érigées par des particuliers sur leur propre terrain.

Une différence éventuelle dans la façon de traiter l'un et l'autre de ces deux cas irait, en effet, à l'encontre de la justice distributive, estime le ministre.

Le prix d'art dramatique de la Ville de Bruxelles

Chaque année, la Ville de Bruxelles décernait un prix de 15.000 francs au meilleur écrivain théâtral belge de langue française et au meilleur auteur théâtral belge de langue néerlandaise.

Le Conseil communal a estimé que le nombre de pièces soumises à l'appréciation des deux jurys était insuffisant. Le jury d'expression française n'a reçu, en effet, que dix pièces au cours de l'année dernière. Le jury d'expression néerlandaise, lui, n'en a reçu qu'une seule.

Il a constaté que les ouvrages présentés ne faisaient pas découvrir un écrivain de réel talent et a décidé, en conséquence de rendre le prix bisannuel, c'est-à-dire que les auteurs de langue française concourront une année et ceux de langue néerlandaise l'année suivante.

D'autre part, le montant du prix a été fixé à trente mille francs.

Le concours de 1964 sera réservé aux auteurs de langue néerlandaise, celui de 1965 aux auteurs de langue française.

L'échevin des Beaux-Arts, Mme Van Leynseele, auteur de la proposition, a déclaré qu'une ville comme Bruxelles ne doit de promouvoir le théâtre. « Même si nous ne découvriions qu'un talent tous les dix ans, a-t-elle précisé, l'opportunité d'un prix serait démontrée ».

Des directeurs de théâtre ainsi que des metteurs en scène feront partie du jury et il leur sera demandé de n'accorder le prix qu'à des œuvres valables, selon des critères sévères.

CALENDRIER CULTUREL ET FOLKLORIQUE

JULIET

- 1 BRUXELLES : Musée d'Art Moderne, Place Royale, 1 : Exposition : « La part du rêve », jusqu'au 19 juillet.
- 1 WAVRE : Foire aux camelots.
- 3 BRUXELLES : Exposition : « Métiers d'Art de Nüremberg », en la salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St-Jean (jusqu'au 31 juillet).
- 4 MEISE : Concert de carillon par J. ROTTIERS, ainsi que tous les samedis du mois (à 19 heures).
- 7 TIRLEMONT : Concert de Carillon (à 20 h 30) par Staf Van Balkom, ainsi que tous les mardis du mois par André Wagemans.
- 9 BRUXELLES : Grand-Place, 21 heures, fête annuelle de la société de l'Ommegang. Le thème est axé sur le 750e anniversaire du Grand Serment Noble de St-Georges des Arbalétriers Bruxellois.

« roi » des arbalétriers, après l'exploit qu'il aura réalisé « d'avoir tiré l'oiseau ».

Un grand défilé rappellera ensuite les fastes de l'Ommegang en même temps que des arbalétriers.

- 12 GENAPPE : Fête du quartier de la gare. Ce sont les fêtes les plus populaires. Elles commencent le samedi soir pour se terminer le lundi soir.
- 18 BRUXELLES : Ouverture des festivités de la « Kermesse de Bruxelles » : Foire du Midi. Durée : six semaines.
- 19 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel. Fête du T.-S.-Sacrement du Miracle, grand'messe solennelle, à 10 heures.
- 19 LA ROCHE-BRABANT : Pèlerinage à Saint Christophe avec bénédiction des autos après la grand-messe, vers 10 h 45.
- 21 DANS TOUT LE PAYS : Solennités diverses et fêtes populaires à l'occasion de la Fête Nationale.
- 26 WAVRE : Carnaval d'été : grand cortège carnavalesque et de réclames.
- 26 HOUTEM-SAINTE-MARGUERITE : Pèlerinage. Cortège historique de Sainte-Marguerite et procession à 10 h 30.

AOÛT

- 1 BRUXELLES : Kermesse de Bruxelles (Foire du Midi). MEISE : Concert de carillon par J. Rottiers. Tous les samedis du mois à 19 heures.
- 4 TIRLEMONT : Concert de carillon par Jacques Lannoy et André Wagemans, à 20 h 30 (ainsi que tous les mardis du mois).
- 6 BRUXELLES : Cathédrale St-Michel : récitals d'orgue. Tous les jeudis du mois à 20 heures.
- 9 BRUXELLES : 656^e plantation du Meiboom, à l'angle des rues des Sables et du Marais. En 1311, les Bruxellois « caressèrent vigoureusement » les Louvanistes qui, querelleurs, bretteurs avaient souvent maille à partir avec leurs voisins.



Personnages de l'Ommegang de Bruxelles.

Photo : Commissariat général au Tourisme.

C'est en 1213, en effet, qu'il a été fait mention pour la première fois des « Arbalétriers de Bruxelles ».

La Société de l'Ommegang évoque la remise par Charles Quint du prix décerné au

Pour récompenser ce haut fait d'armes, Jean III duc de Brabant, accorda aux Bru-xellois le privilège de couper, chaque année, à la date anniversaire, un arbre des forêts domaniales et de le planter avant 17 heures.

- 13 DIEST : Pèlerinage des étudiants à la maison natale de St-Jean Berchmans.
15 AARSCHOT : Bénédiction des véhicules, sur le parvis de la Collégiale Notre-Dame (18 h 30).

A 20 heures : illumination folklorique des maisons en l'honneur de saint Roch.

MONTAIGU : Cortège Marial avec la Statue Miraculeuse de Notre-Dame.



MARBAIS : (Brabant Méridional) : Section Marbiseux : Procession de Notre-Dame. Avec la participation des sapeurs et de la confrérie Saint-Roch de Marbais.

Un peu partout : A l'occasion de la fête de l'Assomption, en beaucoup d'endroits, bénédiction des herbages et des fleurs.

- 16 ALSEMBERG : Procession en l'honneur de N.-D. « Etoile de la Mer ».

HEKELGEM : A l'abbaye d'Affligem, grande procession en l'honneur de N.-D. de la Paix.

Dans le courant de la soirée.

- 17 MARBAIS : (Brabant méridional) : Sortie de la Confrérie Saint-Roch).

Costumés, les membres de la Confrérie St-Roch vont collecter de porte en porte et les fonds recueillis alimentent une caisse qui permet de faire célébrer des « Requiems » pour les confrères et les donateurs. Les origines de cette confrérie remonteraient au temps des épidémies.

- 22 NIVELLES : Jusqu'au 2 août : fête de la Cité Maillebotte.

- 29 OVERIJSE : Jusqu'au 6 septembre : fête du raisin et du vin.

- 30 BOUSVAL : Procession en l'honneur de St-Barthélémy. « Grand Tour » et « Petit Tour ».

L'avenir est prometteur pour les aluchromistes

L'aluchromie — principe de peinture sur aluminium, à l'aide de procédés chimiques divers — a pris une extension considérable dans le domaine architectural et dans la décoration intérieure : dessus de tables, paravents, etc.

On se souviendra que plusieurs groupes se sont créés pour promouvoir ce nouvel artisanat dont les ambitions artistiques sont incontestables. Travaillant le métal comme le serait une toile, les peintres obtiennent, tant dans le style figuratif qu'abstrait, des effets de couleurs et de mouvements fort intéressants.

L'aluchromie doit permettre aux industriels de « fleurir » leurs bâtiments, de leur donner un aspect coquet et engageant, bien dans la ligne d'une époque aux prétentions sociales qui oublie pourtant trop souvent de donner aux hommes au travail (c'est la part la plus importante de la vie) un cadre esthétique sympathique et non morne et triste comme c'est encore le cas.

Au mieux aujourd'hui, employés et ouvriers bénéficient de locaux confortables et aérés, mais sans âme, comme le seraient des morgues bien tenues. Ainsi donc, l'avenir est prometteur pour les aluchromistes, qui ont du pain sur la planche en tant que créateurs et entrepreneurs.

Dans la salle d'exposition « Art du Brabant » (6, rue St-Jean), un des mouvements principaux de l'aluchromie dans nos provinces a réuni en juin dernier, un ensemble imposant et monumental d'aluchromies aux rythmes non figuratifs, mais d'un lyrisme fougueux. Les visiteurs ont pu prendre connaissance de l'apport des aluchromistes belges, du groupe des Ateliers de Gand et du groupe limbourgeois placés sous la direction de Raoul Van Loo, un des pionniers de ce procédé.

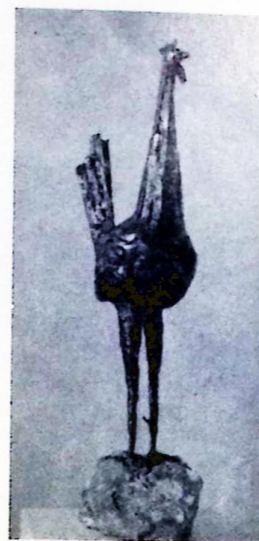
Il est incontestable que les industriels qui ont pu prendre le chemin de cette exposition, patronnée d'ailleurs par le gouvernement provincial brabançon, ont découvert toutes les ressources plastiques de l'aluminium.

Ils ont pu s'apercevoir que l'art non figuratif s'adapte aisément à la ligne de halls d'honneur, en grands bureaux, de salons de réception et même d'imposants éléments de façade.

Le prix Nicole Houssa à un poète d'origine wallonne

L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises a décerné pour la première fois le prix Nicole Houssa, fondé par les parents de la jeune essayiste et poète morte à 27 ans dans un accident de motocyclette.

Ce prix, destiné à un jeune poète belge d'origine wallonne a été attribué à M. François Luca pour son recueil de poèmes inédits, intitulé : « Pour une qui chantait. ».



Le magnifique « Coq » de Geeraerts.

Sculpture en plein air à Anderlecht

Remarquable est aussi « Panneau, poterie et béton » de du Chastel, « Ecran » de Van de Woude coupé dans le marbre. Et comme dernier régal pour l'œil il y a, caché dans quelques buissons de rhubarbe, un merveilleux « Tronc d'un Sénégalais » de Picard Micheline.

Le Jury, présidé par le bourgmestre Bracops se trouve ici devant une tâche bien difficile, pour décerner des prix.

Une triste nouvelle que nous tenons à annoncer ici est la mort de l'exposant Geeraerts Leon de Hal, le jour avant l'exposition, survenue au cours d'un accident de roulage. Le président a fait observer une minute de silence au cours de l'ouverture à la mémoire de ce jeune et talentueux artiste.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 16 août 1964.

M.V.d.S.

LE 13 mai 1964 eut lieu l'inauguration solennelle de la dixième exposition biennale de sculpture en plein air sur les pelouses de la maison d'Erasmus à Anderlecht. Cette exposition en plein air se trouve sous le patronage de sa Majesté la Reine Elisabeth et sous la direction de l'administration communale d'Anderlecht.

M. Bracops, Bourgmestre d'Anderlecht, a ouvert l'exposition. Au cours d'une brève allocution il a tout d'abord rendu hommage aux fondateurs de cette biennale. Il a aussi souligné qu'Anderlecht était le berceau de la sculpture en plein air européenne. Après avoir remercié les organisateurs de la dixième biennale, il fut procédé à la présentation des différentes œuvres aux membres du jury.

Une cinquantaine d'artistes des deux sexes et de tous les coins du pays y ont exposé leurs œuvres.

La dixième biennale a accepté n'importe quelle sorte de sculpture, tant la non-figurative que la figurative. Quoiqu'elle n'embrasse pas toute notre sculpture moderne, elle offre néanmoins un choix varié et abondant ; il y en a pour tous les goûts.

De la vieille fontaine classique au Cap Canaveiral moderne, soudé avec des buses. Des sculpteurs célèbres, tels que Debonnaires, Pourbaix, Dumont, Harvent, Elstrom et tant d'autres ont prêté leur concours.

A l'entrée du jardin, le magnifique « Coq » de Geeraerts saute aux yeux. La longue et mystique « Danse » figurée par Jonckheere et sculptée en bois est tout autant fascinante.

Nous sommes alors confrontés avec Halflants (Auschwitz), Polus (Couple enlacé), Hanez (Coq Indien combattant), Dupont (devant une fontaine). Dans un petit coin perdu et solitaire se trouve la robuste petite « Julie » d'Hazeur-Dumont, et juste en face d'elle « La Statue au bord de l'eau » de Pourbaix-Trojan.



La robuste petite « Julie » par Hazeur-Dumont.



« PAYSAGE INSOLITE »

(Brabant Wallon)

Photo primée au Concours photographique ayant pour
thème « Le Brabant » organisé par le Syndicat d'Initiative d'Ixelles et qui fut doté d'un prix de
la Fédération Touristique.